



«En Baredyo»

Déc. 2025

Les montagnes d'ici

Journal de la société d'économie montagnarde du canton de Luz-Saint-Sauveur



**DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY**



« En Baredyo » ISSN 2491-861 X

LE THERMALISME

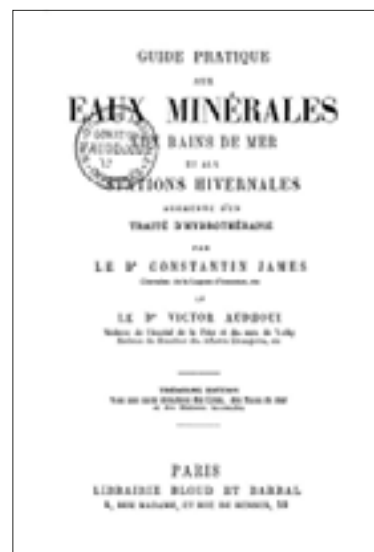
Le pays Toy s'ouvre au monde extérieur grâce au thermalisme

Par Maurice PÉLÉGRY mauricepelegry@yahoo.fr

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

« Aqua condunt urbes », soit les eaux fondent les villes, disaient avec raison les anciens. En effet, que seraient, sans leurs eaux, Bagnères, Cauterets, Luchon et en ce qui concerne le pays Toy, Barèges et Luz-Saint-Sauveur. Ces deux dernières, doivent leur vie à leurs sources minérales. À toutes les époques et chez tous les peuples, les bains ont été considérés comme un puissant moyen d'hygiène, et les eaux minérales comme un remède d'un grand nombre de maux. Dès 1580, Michel de Montaigne dans ses Essais, décrit une véritable passion pour la médecine des eaux et se mit à visiter les eaux minérales, malgré un injurieux mépris déclaré contre les médecins. Bien avant, l'effet bénéfique des eaux de Barèges était sans doute connu localement depuis longtemps. Dans son magnifique ouvrage, l'histoire médico-militaire de Barèges, le Dr Tournier-Lasserve indique un testament daté de 1396 mentionnant sur ce lieu, une chapelle Sainte-Marie-Madeleine du Bain, qui entérine son existence à cette date, puisque ce lieu s'appelait « et banh », soit le bain. Il s'agissait d'un lieu où les habitants ne demeuraient pas l'hiver. Un acte du 25 janvier 1560 établi par Me Ramoun-Jean Noguès, notaire royal de Luz, fait mention des « Bains de la Batsus »

Le Docteur Corentin James rapporte dans son Guide aux eaux (1855), la description suivante : « À mesure qu'on s'approche de Luz, le double rempart formé par ces montagnes s'élargit, la végétation réapparaît, les champs se peuplent et s'animent ; bientôt, enfin, comme au sortir d'un cauchemar, on se retrouve transporté au milieu d'un ravissant paysage. C'est la vallée de Luz. Pour aller à pied du bourg de Luz au village de Saint-Sauveur, il ne faut que quinze à vingt minutes ; on traverse le gave sur un joli pont de marbre. »



Les thermes de Saint-Sauveur

« Saint-Sauveur est situé, et en quelque sorte suspendu à mi-côte de la montagne de Luz. Ce n'est qu'en entamant le rocher avec la mine qu'on a pu creuser un emplacement suffisant pour y bâtir le village actuel, lequel n'est formé que d'une seule rue. La source principale dite des « Bains » jaillit en face de l'établissement ou elle est portée par des conduits souterrains. Elle est claire, limpide, onctueuse au goût et au toucher. Sa température au griffon est de 34 °C. Quant à l'établissement thermal, c'est un péristyle disposé en rectangle, orné de nombreuses colonnes corinthiennes. Autour de la terrasse, se trouvent vingt cabines de bains, deux douches, ainsi que deux buvettes. »

« Les eaux de Saint-Sauveur conviennent dans les névralgies faciales et sciatiques. Vous les verrez surtout faire merveille dans ces affections nerveuses, mal définies, qui sont l'apanage des personnes de ce monde, et que ne connaît pas l'ouvrier, dont la sensibilité se fortifie ou s'émousse à de pénibles labeurs. Les eaux de Saint-Sauveur sont souveraines pour les maladies de matrice, c'est même là, à vrai dire, ce qui constitue leur spécialité.



L'établissement thermal ne possède que deux sources. À quelques minutes du village, existe une autre source sulfureuse dite de la Hountalade, qui a 22 °C de chaleur. Elle est connue dès le XVI^e siècle. On y a organisé des douches, des bains et une buvette. Saint-Sauveur offre peu de distractions de salon, en revanche, aucun bain n'est

aussi favorisé comme promenades et excursions. »

Ce même guide décrit : « À deux kilomètres de Luz, près du village de Vizos, se trouve une source sulfureuse froide, très riche en barégine, qui exhale une assez forte odeur d'asphalte. L'eau de Vizos, sans établissement thermal, est réputée pour le traitement des ulcères et des plaies. »



Saint-Sauveur.
Hôtel de la Source à l'emplacement actuel des thermes Luzea.

Les thermes de Barèges

Le docteur James poursuit : « Plus haut, Barèges est situé au-dessus de Luz, sur la rive gauche d'un gave impétueux, le Bastan, dans une vallée étroite et sauvage. Son hospice civil, son hôpital militaire, ses thermes de construction toute récente, représentent deux beaux bâtiments. Le pic d'Ayré, recouvert de hêtres vigoureux, protège le village contre la chute des neiges et des glaces. Une ancienne loi, tombée aujourd'hui en désuétude, punissait-elle de mort l'imprudent qui aurait osé porter la cognée dans cette espèce de bois sacré. Il serait d'autant plus à désirer qu'on y veillât, que, du côté opposé de la vallée, où manquent ces remparts naturels, on achève les travaux d'endiguement destinés à arrêter les avalanches. Barèges ne possède aucun monument ancien. Sa renommée toute moderne, est due au voyage de Mme de Maintenon, qui en 1675, y conduisit le duc de Maine par les sentiers étroits et tortueux du Tourmalet, les seuls alors qui furent abordables. Le jeune prince était un peu lymphatique et avait un commencement de pied-bot. Les eaux fortifièrent sa constitution, sans guérir la difformité. Les sources de Barèges, au nombre de dix, jaillissent dans l'établissement, dont la plus chaude à une température de 45 °C et en sulfure de sodium, est Le Tambour. L'eau est d'une parfaite limpidité. Autrefois, ce qui frappait tout d'abord en arrivant à Barèges, c'était moins encore l'aspect sauvage de la contrée que l'aménagement par trop primitif des sources. Heureusement le nouvel établissement thermal répond mieux à la juste célébrité des eaux et à l'affluence des malades qui s'y rendent des pays les plus lointains. Les piscines ne sont plus ces affreuses cuves, mais on n'a pas pu réformer les eaux qui les alimentent. Ainsi, pour la piscine civile comme pour la piscine militaire, cette eau n'est autre que celle qui a déjà servi aux bains de baignoire et aux douches. Quant à la piscine dite des pauvres, on ne soupçonnerait jamais, à son élégante disposition, qu'elle n'est que le déversoir des deux autres, et que, par conséquent, l'eau qui s'y rend en est à sa troisième édition. »



1841 - Etablissement de Barèges

Plutôt que de proposer un nouvel écrit sur les thermes réputés des deux stations, nous avons préféré ici, davantage développer les thermes de Barzun et de la Hountalade, moins fréquents dans la littérature. Nous avons aussi fait le choix de privilégier les personnes, et de rappeler le parcours incroyable de nombreux acteurs de santé du pays Toy. Enfin, nous avons un projet ultérieur, dont le dossier spécial sera uniquement consacré aux thermes de Barèges et de Saint-Sauveur.

Bibliographie : Guide pratique aux eaux minérales, aux bains de mer et aux stations hivernales. Traité d'hydrothérapie, Drs Constantin James et Victor Audhoui, librairie Bloud et Barral, 1852. Iconographie : Thermes de Barèges, Fonds Ancely, Louis-Julien Jacottet, 1841 - Thermes de Saint-Sauveur, Fonds Ancely, Louis-Julien Jacottet, 1840 - Cartes postales collection M.Pélégry

LOUIS BARZUN ET LES THERMES

Par Maurice PÉLÉGRY mauricepelegry@yahoo.fr

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

Un peu avant d'arriver à Barèges, près du Bastan, se trouve la source de Barzun.

Ces thermes doivent leur nom à un pharmacien originaire d'Argelès-Gazost. Le conventionnel Bertrand Barrère de Vieuzac, rapporte que : « Monsieur Barzun, alors pharmacien à Luz, eut le courage d'exposer sa fortune pour acquérir à un haut prix, des propriétés riveraines et y faire les explorations et les travaux nécessaires à la conservation et à l'exploitation de cette source précieuse. »

En 1835, il n'y a pas de surface bâtie en place, mais la localisation de la source est bien indiquée accompagnée de la mention "source de M. Barzun". L'autorisation d'exploiter a été obtenue le 16 février 1837.

Louis Barzun, fit construire un premier établissement à partir de 1840. L'établissement comportait alors neuf cabines de bains, trois douches et une buvette et il était considéré comme performant et bien outillé pour l'époque, avec des appareils d'hydrothérapie perfectionnés.

En 1846, Louis Barzun demande au Conseil général que la Vallée prenne à sa charge l'entretien du chemin qui conduit de la route royale à son établissement, car faute d'entretien, les travaux effectués s'avèrent inutiles. Il demande également que cet embranchement soit considéré d'utilité publique et obtient l'accord des autorités.

Trente et un an après son acquisition, Louis Barzun, décède à Luz, le 29/11/1866, à l'âge de 75 ans. En 1879, l'édifice abrite 12 cabinets de bains et 32 appareils de douches divers. Son développement est limité par l'impossibilité de résider sur place alors que l'eau y est plus chaude et plus minéralisée qu'à Barèges et elle est fortement azotée. Pour remédier à cette situation, le propriétaire bordelais de l'époque, M. Fabre de Rieunègre conçoit le projet de descendre l'eau jusqu'à Luz-Saint-Sauveur à 6 km en contrebas, dans un établissement des plus luxueux, ce qui permettrait de profiter de toutes les aménités, notamment climatiques, de Luz. L'opération est financée par la création d'une société dont le capital est réparti en 800 actions à 500 F. Les statuts sont déposés à Bordeaux le 11 mai 1879 et le conseil d'administration est présidé par l'hydrologue Durand Fardel. Les membres-fondateurs ont tous droit pendant dix ans à la gratuité du puisage. L'eau de Barzun est amenée à Luz par une canalisation en poterie vernissée longue de 7 km et l'établissement de Barzun est abandonné. D'après François Pujo, l'arrivée de cette conduite servant à alimenter « les thermes de Luz », se trouvait à l'emplacement actuel du stade de football de cette commune. Après la faillite de l'exploitant en 1888, l'établissement est réouvert et l'eau est exploitée conjointement à Luz et à Barzun, mais les conduites sont abîmées dès cette époque. L'établissement souffre fortement de l'inondation de 1897, qui ensabla les thermes et emporta la canalisation de descente des eaux à Luz. Les thermes seront en partie reconstruits en 1899, et la toiture initialement en chaume a été remplacée par une couverture en ardoise.

En 1912, la source Barzun avait un débit de 100 000 litres par jour et l'établissement fonctionne du 1er juillet au 10 octobre.

Néanmoins, les installations sont médiocres jusqu'en 1919, époque à laquelle une nouvelle administration entreprit de les restaurer, pour arriver en 1933, à leur complet achèvement. Auparavant, en 1929, M. Theil indique qu'une cabine a été aménagée en bain aéro-thermal pour traiter l'hypertension et certains états hérétiques.



Vers 1920, baigneuses et baigneur de Barzun, en l'occurrence, Marie Minvielle (à gauche), et Antoinette et Louis Lort, couple bien connu à Barèges

Le journal de Barèges de 1933 indique que l'établissement compte alors huit cabines de bains (elles seront 12 en 1937), une buvette, une douche à jet et en pluie, des douches ascendantes et une cabine de pulvérisation. Le même journal mentionne des terrasses d'héliothérapie à partir de 1934. Une rénovation, avant 1944, voit la création d'un toit terrasse à vocation de solarium. Cette propriété privée, est concédée à la commune de Barèges en 1985 qui l'attribue au syndicat des thermes de Barèges jusqu'au 15 mai 2045 avec un objectif de complémentarité. Après la rénovation de 2013, une aile symétrique vers l'ouest a été construite, l'édifice suivant désormais un plan en T. L'établissement de Barzun a été affecté par l'inondation du 18 juin 2013 et n'a pu rouvrir qu'en 2015 après des travaux de remise en état.

Louis Barzun, créateur des Thermes de Barzun

Louis Barzun est né à Argelès-Gazost le 25/08/1791. Il était le troisième des sept enfants du second mariage de son père, Jean-Baptiste Barzun, bourgeois négociant, dont la famille était originaire de Saint-Pé-de-Bigorre et de Marie Courrèges (1759-1811). Son père avait épousé en première noce, une Argelésienne portant le nom original et rare de Catherine Soubirous Toutdret, dite Avancouleur (1741-1777), avec laquelle il eut 9 enfants. Louis, le pharmacien, se maria à Argelès-Gazost, le 15/02/1815 avec Julienne Daiteg (1793-1874), ménagère et domiciliée d'Argelès, avec laquelle il eut quatre filles. Son épouse était la fille de Jean Daiteg et de Domengea Oriebat, marchand épiciers d'Argelès. Leur seconde fille, Zélie Barzun, née à Luz le 30/10/1821 (ce qui atteste la présence de Louis Barzun à Luz depuis cette date), avait épousé à Luz, le 23/05/1848, le médecin Emmanuel Combes, natif de Toulouse, mais qui n'a pas exercé au pays Toy. En revanche, la fille aînée, Neltie Barzun, née en 1816 à Argelès-Gazost, a épousé, à Luz, le 10/06/1835, Pierre-Alphonse Claverie, natif de Tarbes. Ce dernier, qui était pharmacien, a tenu une officine à Luz puisqu'il figure dans les registres professionnels de 1884 à 1894. Il fut même élu et maire de Luz (1864-1871), entre Romain Domec et Bernard Druène. Ces mêmes registres nous apprennent que son frère Paul Claverie était pharmacien à Barèges en 1886 et 1887, puis à Betpouey-Barèges (1895-1905). Pierre-Alphonse Claverie est décédé à Luz, le 2/01/1891, à l'âge de 82 ans. Son beau-père, Louis Barzun, était décédé bien avant à Luz, le 29/11/1866, à l'âge de 75 ans. Nous avons vu que vingt-deux ans plus tard, en 1888, fut prononcée la faillite de l'exploitant des Thermes de Barzun. J'ignore qui a succédé à Luz, ni à Louis Barzun, ni à Pierre-Alphonse Claverie et surtout à quel endroit ? En suivant, le guide Rosenwald, annuaire référence des professions médicales, depuis 1886, sont

enregistrés successivement à Luz : Victor Vignau (1897-1912), un certain Gabriel, Marius Gourrut-Baynon, natif de Condom, qui sera pharmacien à Luz de 1912 à 1913, avant de partir exercer à Agen. Puis à partir de 1912, Alexandre Labedan pharmacien, s'installe à Luz. Il est certain que le commerce Barzun avait une certaine importance, comme en témoigne la copie de l'ordonnance ci-dessous, délivrée en 1917 par Alexandre Labedan, successeur de l'ancienne pharmacie Barzun.

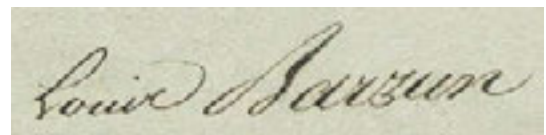
Ce dernier était originaire de Fleurance dans le Gers. Il est décédé à l'hospice, rue d'Ourout d'Argelès-Gazost, à l'âge de 71 ans, le 26/12/1918. Son épouse, née Laure Latour est restée domiciliée à Luz.



Sources : Archives départementales des Hautes-Pyrénées et du Gers-Guide Rosenwald, annuaire médical et pharmaceutique (1886-1949) - Inventaire général région Occitanie, Recensement du patrimoine thermal, Viviane Delpech et Thermes de Barzun, 2020 - L'établissement de Barzun, G.Lescher-Moutoué, Pau 1937 - Nouvel Annuaire administratif des Hautes-Pyrénées, Imprimerie de la Préfecture, J.A.Lescamela, Tarbes (1884-1914) - Document photographique Pierre Lavantès -Collection cartes postales, M.Pélégry.



1925 - Le Bastan et les Thermes de Barzun, avec un toit en chaume.



LA HOUNTALADE

Par Jean OMNÈS

(Patrimoine du pays des Vallées des gaves, de Lourdes à Gavarnie)

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

Saint-Sauveur possède deux sources. La plus connue se trouve dans le bourg, mais on trouve sur la hauteur, à quelques minutes des thermes, une autre source sulfureuse froide, dite de la Hountalade, connue depuis le XVI^e siècle. On parle aussi de la source de la fée ou de la source « puante ». Son eau était déjà prescrite par le docteur Fabas, médecin thermal de la station, au début du 19^e siècle, en complément à la cure. Dans les années 1830, elle était surtout administrée en boisson. Pendant longtemps, on a cru à la multiplicité des sources. Il s'est avéré après les travaux de 1830 qu'il n'y avait qu'une seule source avec plusieurs résurgences.



En 1855, il est établi un important rapport de l'académie de médecine par Henry Ossian. Cette source est analysée par MM les professeurs Berard, Filhol et Henry, tous membres de l'académie de médecine. La source possède une réputation qui augmente chaque année et qui est fondée sur des guérisons consignées dans les ouvrages documentés des médecins qui ont employé cette eau minérale. Il est noté que les maladies traitées dans cet établissement sont : les maladies de l'utérus, les maladies nerveuses, les différentes formes de dyspepsie, les affections catarrhales, soit des organes respiratoires, soit du tube digestif. On trouve dans cet établissement : une buvette qui reçoit l'eau de la source à sa sortie du griffon, des bains, des douches locales ou écossaises et des pulvérisateurs. Un piano est à la disposition des abonnés. Il faut préciser que l'eau de la Hountalade s'expédie aussi en caisses de différentes tailles, jusqu'à 50 bouteilles, à 75 centimes le litre. Une analyse précise et détaillée de l'eau est établie par le Pr.

Filhol. Il est conclu enfin dans ce rapport, que l'eau de Hountalade a été comparée avec celle des Eaux-Bonnes pour les effets thérapeutiques qu'elle produit ainsi que pour sa composition.



En raison de sa température peu élevée (22°), elle se prête donc à l'expédition au loin et elle peut être conservée sans altération. Outre ses propriétés curatives, le site jouissait d'un environnement bucolique apprécié en plein succès du romantisme. C'est pourquoi, un établissement de bains est édifié sur cette propriété de Henry Forcamidan en 1859 (matrice cadastrale), notaire et maire de Luz. La source aurait fait l'objet de captation par l'ingénieur Jules François, comme la plupart des résurgences pyrénéennes.



Ce bâtiment de style néoclassique est conforme à l'architecture thermale bâtie entre la fin du XVIII^e et le milieu du XIX^e. Son allure générale rappelle, en des

proportions moindres, les thermes de la Raillère érigés à Cauterets quelques décennies plus tôt. Le nouvel établissement est visité par Napoléon III et l'impératrice Eugénie lors de leur célèbre séjour en 1859. L'édifice se trouve à l'emplacement d'une buvette, qui vante les bienfaits de ces sources froides, pour la circulation sanguine et toutes les formes de pathologies respiratoires et digestives. Le bâtiment apparaît ensuite dans les cartes postales du début du 20^e siècle.



Cette source n'est donc plus exploitée au début des années 1930 et l'établissement est remanié en habitation privée. La résurgence de la source Hountalade avec ses bâtiments situés en hauteur sont aujourd'hui fermés. Il ne subsiste alors qu'une fontaine. Entre les années 1940 et 1950, des travaux sont donc entrepris par l'ingénieur Fernand Artigalet de Luz avec accord de la propriétaire pour acheminer la source vers la fontaine située place des tilleuls. Le bâtiment principal reçut alors le nom de Bains des Dames, pour être par la suite intégré aux thermes de Saint-Sauveur. L'édifice conserve de nos jours sa vocation privée quoique la fontaine soit toujours accessible. Le secteur d' Hountalade, où se déploie la promenade éponyme, a fait l'objet de travaux d'embellissement en 2021. Très belle, agréable et instructive, la balade des Cascades passe par les anciens thermes de Hountalade fermés et sa fontaine.

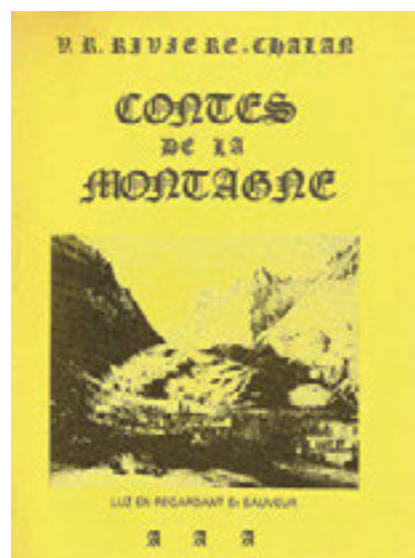
On ne trouve pas à foison des livres sur les légendes du pays Toy. Celui-ci s'intitule « Contes de la montagne ». Il a été écrit par Vincent Raymond Riviere Chalan, en 1987, pour ses deux petites filles.

Sources : Site Patrimoine du Pays des Vallées des Gaves, de Lourdes à Gavarnie - Contes de la Hountalade, VR Riviere Chalan, 1987 - Rapport de l'Académie de Médecine 1855 - Bains ou thermes de Hountalade, Recensement du patrimoine thermal, Viviane Delpech, Région Occitanie, 13/12/2024 - Vallée de Barèges, Louis de Campus, tome I (pages 1 à 12) - Analyse des contes et légendes de la vallée de Varèges, JP Rondou 2019 (pages 137-138) - Crédits photos : Jean Omnès - Collection privée M.Pélégry

La légende de la Hountalade

Cette légende, rapportée par le curé Louis de Campus, veut que la station de Saint-Sauveur ait pour origine l'aventure d'une jeune bergère, mariée depuis peu, et qui ne pouvait avoir d'enfant. Un jour, elle fut visitée par un ange qui lui conseilla d'aller boire à la source où ses chèvres avaient l'habitude de s'abreuver. « Elle en conçut tant d'enfants » que la renommée de la source fit le tour de la région et attira tant de monde que les autorités durent fermer ladite source. En 1750, l'évêque de Tarbes, informé par ces événements, la fit rouvrir et édifier une chapelle dédiée à Saint-Sauveur. Cette légende intitulée Ellen la chevrière fut reprise par l'instituteur du village de Gèdre, Jean-Pierre Rondou, sous le titre de Hountalade, qui, d'après lui signifierait la source ailée en rapport avec l'apparition. Cette signification a été revue par le linguiste Jean-Louis Massoure. Pour lui, il ne s'agirait pas de : alade (ailée) mais de làdo (mauvaise odeur), celle de l'eau sulfurée.

La source aujourd'hui
(2025)



LA GYNÉCOLOGIE À SAINT SAUVEUR

Par Anne MACREZ

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

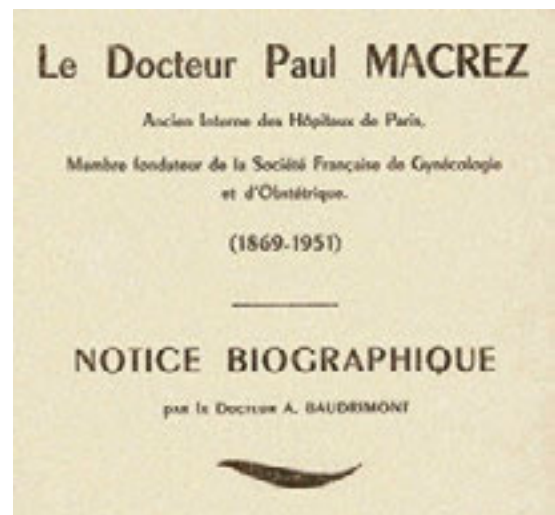
Les premières bases scientifiques de la cure thermale sont attribuées, début du XIXème siècle à J. Fabas et à son fils. Ensuite le Dr CAULET de la faculté de médecine de Paris précisera les actions si particulières des eaux dans les affections gynécologiques, insistant que même si le climat de la vallée avait des vertus évidentes sur le comportement des anxieux et névrotiques, c'était la cure qui était primordiale pour la guérison.

Tout au long de sa carrière il publiera nombre d'articles et de mémoires qui diffuseront de plus en plus loin la renommée de la station. Station que Napoléon III et l'Impératrice Eugénie avaient déjà fait connaître par leur séjour dont la vallée conserve des souvenirs qui embellissent le village et en ont facilité l'accès.

Il céda sa patientèle au Dr Paul MACREZ venu lui aussi de la capitale. Celui-ci épousa la pupille (?) du Dr CAULET, ils s'installèrent de mai à octobre dans la maison qui jouxte les Thermes (mur mitoyen).

Le Dr BAUDRIMONT a tracé un élogieux portrait de son confrère Paul MACREZ.

« ... il passe la journée entière dans son cabinet de consultation. Jamais fatigué, en apparence du moins, il trouve encore le temps de recevoir en fin d'après-midi lorsque l'ombre remonte lentement vers les sommets environnants quelque montagnard descendu du village voisin » (sic).



Jeune épousée, Hélène MACREZ, décidera de faire elle aussi des études de médecine.

Elle est inscrite au n° 73 à l'Ordre des Médecins de Toulouse.

Elle montre ainsi un caractère affirmé peu répandu chez les femmes en ce début du XXème siècle.

Son mari et elle partageront le rez-de-chaussée de la maison, chacun ayant sa propre consultation, recevant les dames en peignoir dès 8 h.

Le Dr Hélène MACREZ fut la première Doctoresse à exercer aux Thermes.

Elle a réussi à s'imposer et, s'il le fallait, à affronter les autorités supérieures, administratives ou représentatives de l'Ordre des Médecins.

Ensemble ils signeront études et articles sur le traitement des diverses gynécopathies. Ils vulgariseront les modalités de la cure, quelquefois opaques au public non initié.

Lorsqu'elle se retirera de ses activités professionnelles, c'est à une autre femme qu'elle confiera ses patientes : la Doctoresse NOURY.

Il lui sera donné pendant de longues années ensuite d'accueillir ses petits-enfants et arrière-petits-enfants pour des vacances au bon air !

En leur mémoire ceci :

Il me tient à cœur de terminer avec la photo de mes grands-parents. Elle fut prise sur le balcon devant la petite construction en bois qui servait de salle d'examen. Elle date de 1940. On peut déceler sur leurs visages l'anxiété éprouvée dans l'attente des lettres de leur fils unique prisonnier de guerre.



Ma Grand-Mère Hélène Macrez
et son fils, mon père Claude Macrez



Claude, leur fils, fera leur fierté en devenant une sommité reconnue en cardiologie.

Il restera par ailleurs ce montagnard chevronné qui depuis son plus jeune âge, seul ou avec un guide, gravissait les sommets Toys en faisant une description de ses nombreuses courses ; il fut fidèle d'une année sur l'autre au guide Louis ADAGAS, père de Georges ADAGAS.

De son père, Paul, il a conservé son caractère humble prêt à donner ses conseils de médecin aux paysans qu'il croisait en montagne.

Il évoquait sans amertume devant ses enfants sa nostalgie d'avoir été privé de la joie de la remise de ses prix scolaires en fin d'année puisqu'il devait suivre ses parents, Hélène et Paul, qui consultaient dès juin et jusqu'en octobre à Saint Sauveur !

*Il sera accordé à MM^{rs} les
Médecins une Remise de 10 %
sur la note d'hôtel des clients
envoyés par eux, exceptionnelle-
ment, pour le mois d'août, la
Remise ne sera que de 5 %.*

Municipalité de l'époque, quand ? Clin d'œil !!!

AUTOUR DE SAINT-SAUVEUR

Dans la Bigorre, en Gascogne
Thèse du Docteur Jacques Chaudruc
Par Philippe CARRÈRE

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

À l'occasion de ce numéro spécial sur l'histoire des professionnels de santé en pays Toy, il nous a paru opportun de vous présenter un ouvrage atypique sur le thermalisme de nos stations. Il s'agit de la thèse en médecine du docteur Jacques Chaudruc (1916-1987) publiée en 1944.

Singulière à plusieurs titres, car écrite pendant une triste période de notre histoire, par un non-natif du pays qui choisit les eaux de Saint-Sauveur et celles, dans une moindre mesure, de Barèges pour sujet de mémoire. Particulière aussi par son contenu qui fait la part belle à l'histoire, à la géologie et aux mœurs du pays Toy. Sur les cinq parties qui composent cette thèse en médecine, trois, seulement, sont consacrées à « l'hydrologie » et aux « pathologies » soignées par ces eaux bénéfiques.

Un dernier aspect important est celui de l'iconographie abondante, et particulièrement les nombreux tableaux de Jean Torthé (1890-1981). Ce peintre agenais, membre du « Salon des artistes français », qui, amoureux du Pays Toy, peignit inlassablement les paysages et les recoins de nos montagnes au début XX siècle (tableaux sur une plaque de bois encore bien côté chez les marchands d'art). Parmi des lithographies, portraits de personnages célèbres et photographies diverses, on retrouve six tableaux, issus d'une collection familiale, malheureusement reproduits en noir et blanc.



Tableau de Jean Torthé - Église de Serre
Collection Ph.Carrère

Tous ces éléments font que ce livre, a priori très austère, a pris place dans les bibliothèques à côté des plus illustres auteurs pyrénéistes. Cette thèse ayant été publiée sous forme de livre broché en un nombre important d'exemplaires, on peut encore en trouver chez quelques marchands de livres rares et sur le marché numérique (quelques-uns ont été reliés.) Je possède pour ma part l'exemplaire « C » destiné à ses beaux-parents : mes grands-parents, Juliette et Gaston Carrère.

Je vous propose d'en faire le résumé.

Je commencerai par la présentation de Jacques Chaudruc. Pour cela, je serai aidé par Catherine Bordin-Chaudruc sa fille et Jean-François son fils aîné.

Né à Monsempron-Libos (Lot & Garonne) en 1916, Jacques Chaudruc fit ses études primaires et secondaires dans un établissement privé d'Agen (école Saint-Caprais). Ses

parents tenaient une librairie papeterie bien connue dans la capitale du pruneau.

Il fut admis à la faculté de médecine de Lyon en 1934 où il fit son externat, à l'hôpital Saint-Joseph. Durant l'occupation allemande, il se replia en 1942 sur la faculté de Toulouse pour y terminer son cursus. Mais la zone libre fut à son tour occupée. Il présenta sa thèse en décembre 1944. Il était alors marié depuis 1940 avec « Denyse » Carrère (orthographe du prénom conforme au souhait de cette dernière) avec qui il avait deux enfants, Jean-François et Bernard, les premiers d'une fratrie de six.



Jacques Chaudruc



Ce contexte historique et familial, compliqué, ne l'empêcha pas d'afficher à cette date un bilan de formations universitaires impressionnant :

- Ancien externe de l'hôpital Saint-Joseph de Lyon
- Diplômé de médecine légale et psychiatrique
- Diplômé d'hydrologie
- Membre de l'association médicale et climatique pyrénéenne.

Restait à présenter une thèse et pour cela choisir un sujet original.

Il eut l'occasion dans sa jeunesse de découvrir les Pyrénées et sa nature si riche.

Botanique, géologie, minéralogie et entomologie : tout l'intéressait. Il fit même

quelques ascensions assez engagées telle que celle du Pic Long. Le sujet du thermalisme vint naturellement faire le lien avec la montagne. Encouragé par un

ami de la famille : le docteur Raymond Molinéry, directeur honoraire des Établissements Thermaux de Luchon, ancien interne des Hôpitaux de Toulouse, chargé de conférence à l'institut d'Hydrologie de Toulouse. Il aurait pu choisir une des nombreuses stations thermales de la chaîne, mais, du fait de son mariage, Paul Sempé devint son oncle par alliance. Ce dernier, membre d'une grande famille du Pays Toy et de surcroît la dernière à avoir exploité la source de la Hountalade à titre privé, fit que le choix pour l'histoire des Bains de Saint-Sauveur s'avéra évident.



Jacques Chaudruc devant l'hôpital Saint-Joseph à Lyon durant son externat

En guise de prologue, il nous est proposé la légende d'Ellen la chevière qui, se lamentant de ne pouvoir avoir d'enfant, eu la visite d'un ange ou d'une fée (Alade en patois). Celle-ci lui conseilla de venir se baigner dans une fontaine (hount), qui la rendrait enfin fertile. Cette jolie histoire que nous propose Louis de Campus et qui fut reprise par Eugène Sinturel et bien d'autres, aurait pu expliquer l'origine du nom de cette source : Hountalade (la source de la fée). Mais, si nous en croyons l'explication plus scientifique de Vincent Raymond Rivière Chalan dans son ouvrage « Histoire des Bains de Barèges et Saint-Sauveur et la république pastorale valléenne », l'adjectif « alade » viendrait du latin « laedo » : « incommodant, j'ai mal », traduit en patois par « lado ». Par conséquent, Hountalado signifierait plutôt « fontaine incommodante » (par son odeur). De plus, nous savons que cette source ne soigne pas la stérilité, mais davantage les voies respiratoires et digestives (remarque personnelle).



La légende de la Hountalade
Tableau de Jean Torthé

En revanche, il est vrai que Hountalade (ou Hontalade) désigna ce coin de la vallée avant qu'il ne soit nommé « Saint-Sauveur ».

Pour écrire la première partie consacrée aux « Faits historiques, littéraires et médicaux de la région », Jacques Chaudruc eut le rare privilège d'accéder au travail monacal de Monsieur J.-P. Rondou (1860-1935) instituteur à Gèdre. Écrits à la main à la façon « moyenâgeuse », ces cahiers traitent de folklore, d'ethnographie, de géologie, d'entomologie, d'histoire et bien d'autres disciplines.

Il eut également accès, grâce à l'entremise de Paul Sempé, à la riche bibliothèque Pyrénéenne de Pierre Vergez-Lacoste (les deux étaient cousins « issus de germains »)

Ainsi, il citera abondamment Pierre de Gorsse, Jean de Bourdette, Sinturel, Campus, Le Bondidier et bien d'autres.

Treize chapitres retracent l'histoire de la naissance des Thermes de Saint-Sauveur avec en filigrane les faits médicaux qui conduiront à la renommée qu'ils connaissent aujourd'hui. De l'époque glaciaire à Napoléon III, en passant par la découverte d'une des sources fondatrices attribuée à Gentien d'Amboise du Belin, Évêque de Tarbes vers 1563. Nous lui devons la devise en latin inscrite au frontispice de l'établissement thermal : « Vos hauriétis aquas de fontibus Salvatoris ». (en français : Vous prendrez les eaux de la Source du



Extrait des cahiers de Jean-Pierre Rondou
conservés aux archives départementales des HP

Sauveur). Notons que la citation originale a été amputée de « in gaudio » joyeusement. Pour être juste, le pouvoir de la plupart des sources thermales était déjà connu depuis longtemps des autochtones qui avaient constaté leurs effets sur eux ou sur leur bétail.

Suivent les récits des visites successives des hautes personnalités qui fréquentèrent les eaux de Barèges et de Saint-Sauveur : le Duc de Maine, Louvois, la Reine Hortense (mère de Napoléon III), la Duchesse de Berry, le Duc d'Orléans, le Duc de Nemours et bien sûr Eugénie de Montijo.

L'Impératrice, qui après une fausse couche douloureuse en 1853 et malgré un diagnostic de stérilité de son médecin, donna naissance au Prince Impérial le 16 mars 1856 après une cure à Saint-Sauveur et une grossesse quasiment sans histoire. Jacques Chaudruc nous donne de nombreux détails cliniques de cet épisode qu'il tire des « chroniques médicales » de l'époque. L'Empereur, comme on le sait, se montrera extrêmement reconnaissant envers le pays et laissera des ouvrages monumentaux qui font encore la fierté de la vallée.

Enfin, la partie purement médicale de la thèse. Bien que très technique, essayons néanmoins d'en tirer quelques enseignements. Tout d'abord la présentation des sources principales : Source « des Dames », « Hountalade », source « Dufau ». Jacques Chaudruc nous présente les tableaux des données de leurs propriétés physico-chimiques (teneur en minéraux, radio-activité, etc...). Nous retiendrons que ces eaux sont d'origine profonde (et non de ruissellement), sortant à une température de 34 °Celsius pour la source des Dames, 22° pour Dufau et 20° pour la Hountalade. Au temps de son exploitation, l'eau des bains de cette dernière était chauffée au bois.

La famille Sempé fut propriétaire de la source Hountalade de 1866 à 1900 environ. Ci-contre un livre de comptes de 1888, dans lequel il est consigné des stères de bois dans la colonne des dépenses et des bains et verres d'eau dans celle des recettes. (document Carrère/Sempé)

Ces eaux alcalines sont riches en « Barégine », substance gélatineuse d'origine bactérienne qui se développe en milieu soufré. Celle-ci donne à l'eau une certaine douceur au toucher. On lui reconnaît une action antibiotique, anti-inflammatoire et cicatrisante sur les tissus vivants. Les eaux de Barèges en sont abondamment dotées, d'où le nom qui lui a été donné. C'est au soufre, souvent combiné à d'autres éléments minéraux, que l'on doit l'odeur caractéristique « d'œuf pourri ». C'est aussi le principal responsable des vertus thérapeutiques de ces eaux, administrées en bains ou en boisson.

Plus particulièrement, comme nous le savons, pour les affections intimes parfois extrêmement gênantes et douloureuses des dames. Ces constatations d'ordre hydrologique établies, le mémoire se poursuit en s'appuyant sur les observations de cas cliniques rencontrés par des praticiens exerçants « in situ ». Il en extrait quelques exemples de patients, sous anonymat bien sûr, du diagnostic jusqu'à la guérison. Ainsi, Jacques Chaudruc cite les travaux des Docteurs Sabail, Vergez-Bellou, Baudrimont, Surle. Également ceux du Dr Hélène Macrez qui l'avait précédé avec sa thèse intitulée : « Des modes d'action des eaux sulfureuses de Saint-Sauveur dans les maladies de la femme et la stérilité ».

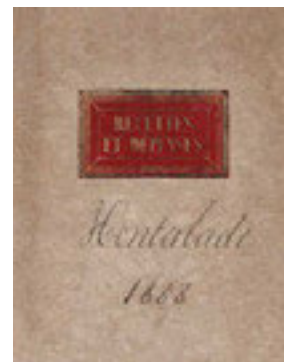
Malgré l'intérêt qu'il portait à l'hydrologie et cette thèse qui lui valut son titre de Docteur en médecine, Jacques Chaudruc ne fit pas carrière en milieu thermal, mais dans son Lot & Garonne natal comme médecin généraliste.

Toutefois, il gardera le contact avec ses confrères et consœurs du Pays Toy lors de ses nombreux séjours à Luz dans le chalet familial de ses beaux-parents qui se situait au lieu-dit « Balarounques » (« l'Aubisto » aujourd'hui remplacé par des petites « Bergeries » résidentielles).



Naïades- dessins de Jean Torthe (collection Chaudruc)

Sources : Thèse en médecine de Jacques Chaudruc, tableau de Jean Torthe collection Ph. Carrère, photographies, archives familiales et souvenirs Jean-François Chaudruc, Catherine Bordin-Chaudruc et Ph. Carrère.



Anciennes plaques du cabinet H. Macrez, conservées dans la maison familiale de St sauveur avec l'autorisation de sa petite fille Anne



LA SANTÉ EN PAYS TOY

Par François PUJO

DOSSIER, SANTÉ EN PAYS TOY



Difficile d'imaginer un pays sans antibiotiques ni vaccins. Pourtant, nos aînés se soignaient. Comme ils pouvaient. Et sans vétérinaire ni assurances. Cela a coïncidé avec l'âge d'or du thermalisme. La tuberculose faisait des ravages. Des maladies ont disparu, d'autres sont arrivées. Nos aînés connaissaient depuis Pasteur les microbes et le confinement.

Quelques épidémies ci-dessous :

Pigotto negro : peste noire. 1348 trois-quart de la population décimée d'après Pey de Prat notaire à Luz, 1506, 1564 à Sassis et 1588 à Bagnères (transmise à Luz à l'Abatsus ?) puis dernier foyer de 1652 à 1655 dans notre vallée (2000 morts à Luz et 600 à Saint-Savin). Pas d'effondrement de la société, confinement au bord du Gave (hutta), sépultures, soins aux malades, actes notariés, désinfection...la société a tenu bon grâce à la religion et peut-être qu'ils ne pouvaient pas faire autrement. Les survivants de 1348 avaient transmis le gène de la résistance et les épidémies futures furent moins importantes, jusqu'à la disparition de la maladie. U triaü d'era pigotto negro qué yere én Sassis, u gnaüté à Luz en parc, contro et talus aoun soun éts vestiaires (source Ernest Aranjo). Quand Auguste FORGUES ne trouvait rien à la chasse, il disait « qué qué passat éra pigotto negro aquí ! ». À noter que les premiers pèlerinages connus à Héas datent de 1349, ces deux faits sont-ils liés ?

1918 - 1919 : grippe dite « espagnole ». 408 000 décès en France. Yvonne dé Tisbè qué coundé qué sou may qué l'ey gahado à Yèdro è qué yèré estado pla pla malaüto. Plusieurs personnes contaminées par le retour des poilus (qui eux-mêmes l'avaient contracté au contact des soldats américains), une jeune femme morte qui avait laissé une fille orpheline. U Buisan maridat dap uo dé Tor dé Sïo qu'éyn perdu dus pétits maynats. Paul Guth parle à Toulouse de charrettes chargées de cercueils, ét hospitaü d'Arreau qué coundé u centénat dé mours dét mès d'octobré 1918 ta't mès dé yé 1919. Et billadhyé dé Mont én Peyresourdo qué coundé pla dé mours tabé.

Gynécologie

méliquèro : sage-femme. À Luz, Mme Cazaux (éra hénno dét médéci) et Mme Macrez (1885 - 1978) gynécologue én-es thermes dé Luz, Mme Georgette Andréou (qui avait accouché Mamé) è Arrousétto dé Lafount à Yèdro (maridado Caragel). Mme Andréou était partie de Luz avec une mule en plein hiver accoucher une femme à Boucio (bat dé Sers). Après en-es annades 1950 éres hénnes qué partibén én hespitaü dé Lourdes è bét cop qué né gu'a qui yéssibén à Pescadéro. « Aoun dét nascut ? » (lieu de naissance) qué demandabén en-à 'scolo. Pescadéro ! Qué disébé Patrick S. A noter que Mme Macrez aurait été la première femme gynécologue de France. Son grand-père aurait été lui le gynécologue d'Eugénie femme de Napoléon III.

Maladies

Poitrinaire : tuberculeux : la tuberculose fut éradiquée grâce au BCG (vaccin bilié de Calmette et Guérin). Jeanne Boucay succombera à la tuberculose début XXe siècle

Maladio : maladie : s'én é gu'a uo qui passé ét moun Trabéssè (le massif du Pibeste qui en travers vu de Luz), qué la gahé ! Dit par Prosper PUJO à propos de sa femme souvent malade.

Cousso : maladie des poumons liée à la poussière du foin : « Ana péla » consistait à retirer du foin en vrac du « poupe » pour le donner à manger au bétail. Opération qui remuait beaucoup de poussière (source Pierre PUJO). Lucien Nogué (et d'autres) de Viella mort en 2023 en était victime.

Estouffadèro : appelée aussi « cousso », maladie analogue à la silicose causée par les poussières du foin

Croup ou grout : maladie infantile parfois mortelle (voir grout). Existe en français, laryngite de la diphtérie, évoluant vers l'asphyxie.

Fleù : fléau (la peste), mais aussi toutes les maladies (du simple rhume à la bronchite). Qué gahat ét fléù. Et fléù qué barré, qué l'è gahat.

Houéc saùbadhyé : pityriasis versicolor (maladie de peau)

Magâgno : début de maladie, maladie qui se prolonge, catastrophe également

Malamourt : mort douloureuse : Qué dé mourt dé malamourt, (cancer en phase terminale ?)

Maù dé cap : mal de tête : hort maù dé cap, maladie terrible et mortelle des enfants de 24 heures, probablement la méningite.

Maù loubet : maladie du charbon que les ouvriers attrapaient avec les peaux de moutons. Guéri par un « brouch », guérisseur. Parle-t-on de l'anthrax ? 1870 et 1890 perte de troupeaux de vaches à Gèdre

Pestougno : maladie au sens général (on dit virus maintenant)

Pigotto holo : varicelle

Pigotto : maladie de la peau, variole ou forme de variole. Épidémie en 1871 qui a entraîné une hausse de la mortalité

Pourpré : pourpre, maladie (rougeurs sur la peau)

Punto : maladie du thorax. Qué gahat éra punto qué droumit sous ét nouguè (André Carrillon)

Group : prononcé avec « 3 r », coqueluche. Parfois mortelle chez les enfants. Premier vaccin en 1959. Bernard, mon frère aîné, se rappelle que Simone, notre mère, demandait, l'air très inquiet, au docteur Cazaux « sé dé ét group ? »

Couliques arrouyes : appendicite, péritonite ? Cancer du côlon ? Qué dé mourt d'éres couliques arrouyes !

Polio : poliomyélite, voir « vaccinatiou ». René Duthil d'Esquiezo qué dé mourt d'éra polio en-és annades 1950-60. Éra polio qu'estè fénido dap éres campagnes de vaccinatiou (Diphtérie Tétanos Coqueluche Polio DTCP). Petit (en 'és anades 1970) qué'm soubey du bielh en Sers qu'èy ua camo torto, qu'èy gahat éra polio youén.

Maladies du bétail

Amour, ammoûrro : coryza des ovins : se dit des moutons et brebis atteints du coryza (ou fièvre catarrhale ?). Nos aînés avaient beaucoup d'humour pour nommer une maladie « amour », c'est vrai que ça rend dingue ! Tournis, quand soun malautes, qués hiquen ta bara, qué magrèchen è après qué'n pétén ! Qu'an u bermi en cap « u cuquot » qué disében ets bielhs ! Larve du cénure. De racine « à mour », jusqu'à la mort

Escaùge : clavelée (maladie dermatologique des moutons). U moutou tacat du troupet estrandhyè apren at troupet sa ér' escaùge o 'ra pigotto ! Un mouton contaminé d'un troupeau étranger apprend au troupeau sain la clavelée ou la peste.

Talouéro : piétin des moutons : chez les ovins, maladie des pieds

Outils pour soigner le bétail

Lançets : flammes de vétérinaire pour saigner le bétail. (scalpel). À noter le « lancet » anglais « bistouri ». Ta sanna ét bestia (pour saigner le bétail).

Épidémie

1954 : Épidémie de fièvre aphteuse touchant les vaches. Le lait fut consommé bouilli, caùques baques qu'en pétén, éres autes qué soun tournadés én bouno santat

Maladies des céréales

Ourbèro : ergot (maladie du blé)

Moyens de se protéger

Peyro dé pigotto : pierre de petite vérole servant de battant de cloches censées protéger les troupeaux des maladies (Luchon)

Mourt et ca, mourto 'ra royo ! Le chien est mort, la rage est morte !

Mal en général

Maù : mal, maladie, mauvais, méchant : maù dé cachaüs. Maurepas dans les Yvelines (mauvais repas du relais de poste), Maùpéou (mauvais poil), voir Maùbési (mauvais voisin), Maùcapéra (mal couvert)...**Maù counéchut, meytat garit** ! Maladie connue, à moitié guérie. **Qui maù nous hé, maù nou pensé** ! Qui ne fait pas le mal, ne le pense pas !

Santat (santé)

Santat qu'èyes, (santé que tu aies) ou **qu'enquiés**

Qu'a eût ua bouhado ! Il a eu une « bouhado », avis de tempête au sens d'accident de santé.

Crescou : coup à la santé : bé t'as gahat ét crescou, Youan

Sé dés pichigat per ua cuquo, nou tournés james ! Si tu es piqué par une vipère, tu ne reviens jamais en bonne santé (cuquo : serpent, vipère et couleuvre).

Et temps qué dé coumo 'ra santat déts bielhs ! Le temps est comme la santé des vieux !

Qué l'an pla haleydats ! Ils lui ont donné un bon souffle ! Disait-on aux bébés en pleine santé.

'Ra santat è caùha sé ! D'aquiù enna...La santé et se chauffer, à partir de là...

Ta 'ra santat qué baù més ét héret dé déhoro qué 'ra calou dé dédens ! Pour la bonne santé, il vaut mieux le froid de dehors que la chaleur du dedans ! Jeannot Da Silva

Ta 'sta én bouno santat, hè coumo ét médéci, bébé bi ! Pour être en bonne santé, faire comme le médecin, boire du vin ! Reçu 100 pour 100 par Pierre.

Car dé ca : chair de chien, **aquesté qué dé dé car dé ca** ! particulièrement résistant aux maladies (comme un chien ?)

Més horto 'ra bestio, més hort ét maù ! Plus forte la bête plus fort le mal ! Se dit des femmes et hommes qui paraissent forts mais qui sont atteints par la maladie plus gravement que les autres

Té té hort : tiens-toi fort

Mort

Mourt : mort. Qué'm touts ét co sarrat, dus grans amics qués soun anats. Nous avons tous le cœur serré, deux grands amis s'en sont allés. Nou qué caù pénsa !

Adoubet, ét adoubet d'éra mourt : dernière soirée de lucidité du mourant, qui peut faire croire à une guérison.

Carcanet : râle : râle de la mort, ét carcanet d'éra mourt qué hérede l'âmo..L'âmo d'éts qui démouren, s'entend

Défuntat, qu'a défuntat : il est mort.

Muda ta 'ra bordo dé dabat : déménager dans la grange d'en bas. Qué coumenci à pensa à muda ta 'ra bordo dé dabat !

Tout dret ta 'ra bordo dé dabat : tout droit vers la mort

Humour autour de la mort

Contexte, il n'y avait pas encore de route vers le Saùssa et beaucoup de neige. Lors d'un décès l'hiver, les voisins faisaient « ua trayo » un chemin dans la neige pour descendre le cercueil du défunt à Gèdre.

U Puyo dét Saùssa malaùt, qué disou « qué bouy hè ét pet », més qué pèsabé més de 100 kilos.

« Pas encoro nou qué disoun éts bésis, qu'as à magri, sénou nou't dabaram ! »

« Sé nou't poudé hè én-ù biadhyé, hè né dus ! »

Un Pujo du Saùssa malade sentait sa fin venir, mais il pesait plus de 100 kilos. « ne meurt pas encore, non, tu dois maigrir sinon on ne te descend pas ! »

« Si vous ne pouvez pas faire un voyage, faites en deux ».

LA MÉDECINE EN PAYS TOY

Par Maurice PÉLÉGRY mauricepelegry@yahoo.fr

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

L'arrivée de professionnels de santé à Barèges comme à Luz-Saint-Sauveur est d'abord liée aux deux établissements thermaux, sachant que les différentes archives consultées répertorient des médecins à Barèges bien avant ceux qui s'installeront à Luz-Saint-Sauveur. Le séjour de 1675, avec l'arrivée de Madame de Maintenon et du duc du Maine, renouvelés en 1677 et 1681, donna le départ des années médicales de Barèges. Alors que pour Saint-Sauveur, c'est l'année 1859 qui délivrera ses lettres de noblesses à la station thermale, à l'occasion du séjour du couple impérial Napoléon III et Eugénie de Montijo qui projeta la construction de somptueux édifices et dota le quartier d'un patrimoine inestimable. En 1675, il n'y avait pas encore de médecin à Barèges, mais on s'assura les services de maître Jean Moulauis, apothicaire-juré à Bagnères.

1714 : un poste médical est créé sur place. L'intendant Legendre nomme alors le chirurgien Dasson, qui a servi dans les armées d'Italie, Directeur des Bains. Il est le premier médecin à exercer à Barèges. Après 1730, la route par les gorges de Pierrefitte est édifiée au prix d'un exploit technologique important sous la conduite de l'ingénieur Polard. Un premier hôpital est édifié entre 1732 et 1734, rare réalisation thermale d'importance dans les Pyrénées à cette époque. Barèges accueille un intendant des eaux en 1754 qui va lui redonner un nouveau souffle, en la personne d'Antoine de Bordeu, médecin actif dans la station depuis 1730. Initié par Antoine le père, puis poursuivi par ses deux fils, Théophile et François, le Journal de Barèges est rédigé entre 1749 et 1759. Il rassemble plus de mille observations cliniques sur les malades venus en cure à Barèges. Au début du XIXe siècle, la cohabitation s'organise laborieusement entre civils et militaires.

Le 14 mai 1833, un règlement promulgué par le préfet constate les droits de l'État et organise un partage de l'eau entre civils et militaires.

Barèges

De 1884 à 1914, les médecins civils thermaux de Barèges étaient :

Drs Letourneau (inspecteur Paris.1884-1885), Grimaud (Paris.1884-1900), Laffount (Luz.1884-1886), Vergez (professeur agrégé à Montpellier (1884-1886), Artigalas de Bordeaux (1885-1886), Bétous (1889-1912), Vergès-Carrère (1889), Vergès-

Au début du Second Empire (1852-1870), trois établissements importants sont édifiés en moins de 15 ans : un hospice civil, construit de 1849 à 1856, un grand établissement thermal, bâti entre 1861 et 1864 et un hôpital militaire qui voit le jour entre 1860 et 1868. Le voyage de Napoléon III dans les Pyrénées en 1859 le conduit à Barèges. Il ordonne la reconstruction de l'hôpital en même temps qu'il prescrit d'importantes mesures de défense contre les avalanches.

En 1876, l'exploitation des eaux de Barèges et de Saint-Sauveur a été concédée à une compagnie pour une durée de 50 ans.

Au début de la guerre, l'hôpital militaire de Barèges est utilisé comme établissement hospitalier ordinaire non spécialisé, mais il est rendu à sa fonction thermale en 1915. Les baigneurs civils reviennent à partir de 1916. La Compagnie fermière qui administrait les thermes dénonce son bail en 1919. L'administration militaire et le Syndicat de la Vallée se trouvent à nouveau en prise directe et n'arrivent pas à négocier une nouvelle convention celle de 1845 étant obsolète. Elle n'est plus adaptée aux mœurs et à l'hygiène. La section de Barèges de la commune de Barèges-Betpouey est érigée en station hydrominérale et climatique par décret du 13 avril 1919. La commune compte alors 250 habitants et reçoit de 3 000 à 4 000 curistes par saison. L'hôpital militaire ferme en 1960. Au même endroit, le centre d'entraînement à la montagne est créé (CEM). En 2009, les thermes sont agrandis et un espace ludique fonctionnant à l'année est aménagé.

Le village est à nouveau touché par une crue ravageuse du Bastan en 2013.

Les premiers annuaires répertorient un cabinet médical à Luz en 1884. Il s'agit du Dr.Laffount. Comme beaucoup de ses confrères, il officiait aussi aux thermes, soit de Barèges soit de Saint-Sauveur. Voici la liste des médecins ayant exercé à Barèges et à Luz-Saint-Sauveur.

Sarrat (1890-1891), Bouyer (1894-1900), Fachengues G. (1900), Vergez-Bellou (1900), Barbaud (1905), Druene (1905), Gorsse (1905-1913), Laroche (1909-1910), Cluzel (1914), Mendoul, professeur agrégé de Bordeaux (1914), Molinery (1914) Cabinet privé, uniquement au bourg de Barèges : Fachengues G. (1905-1911)

. En 1905, les médecins militaires répertoriés sont : De Santi, médecin principal (Toulouse.1905), Godin médecin major (Tarbes.1905), Batut major (Tarbes.1905), Humbert (1905) et Jalade, pharmacien major (Toulouse.1905), puis, Gourrut-Raynon, pharmacien (1914)

. De 1895 à 1897, le Conseil d'administration des Thermes de Barèges était composé de la façon suivante : Le président était Mr. Despaux, négociant à Tarbes. L'administrateur délégué était Mr.Lalauque, entrepreneur de travaux publics à Soulom. Mr. Henri Fournou était directeur des établissements thermaux de Barèges et de Saint-Sauveur. Les membres étaient : Bordenave, médecin à Cauterets, Duplan médecin à Tarbes et Latapie, pharmacien à Cauterets.

De 1898 à 1914 : le président est M.Despaux, président de la Chambre de commerce de Tarbes. Les administrateurs sont : Mrs Gabriel Cabanoux et Jean-Marie Cénac, tous deux négociants à Tarbes. Le directeur de l'établissement de Barèges est : M.Trissant, capitaine en retraite de Tarbes.

Luz-Saint-Sauveur

En ce qui concerne l'établissement de Saint-Sauveur, de 1884 à 1914, les médecins thermaux étaient : Drs. Caulet (inspecteur Paris.1884-1900), Blondin (Paris.1884-1886), Moriac (Bordeaux.1884-1886), Laffount (Luz.1884-1891), Sabail (Tarbes.1886-1914), Druene (Luz.1895-1905), Germa (1905), Macrez (Paris.1905-1914), Péré (1909-1911), Mont-Refet (Toulouse.1910-1912)

Les Cabinets médicaux de médecins civils

Luz : Laffount (1884-1893), Vergès-Sarrat (1891-1893), Carrière (1893-1900), Sabail (1895-1914), Druenne (1895-1905), Péré (1909-1914). Les annuaires professionnels répertorient un médecin exerçant à Esquièze-Sère : Vergez-Bellou (1898-1900) et même un à Gavarnie durant deux saisons : Marque (1912-1913)

HISTOIRE DE LA FAMILLE PLANTÉ DE LUZ



Planté

Durant près d'un siècle, le nom de Planté dans le pays Toy est associé majoritairement à deux professions, celle d'instituteur et celle de professionnels de santé, avec un médecin et trois pharmaciens.

Étymologie du nom Planté

Au Moyen Âge, lorsque revint la paix après les raids normands (VIIIe - IXe s.), les seigneurs firent défricher les bois qui entouraient leurs châteaux, afin d'obtenir des terres cultivables. Il arrivait cependant que l'on commette des excès dans ce domaine et que l'on soit ensuite obligé de replanter. C'est de cette coutume que provient le nom du lieu, donné par extension aux familles qui y vivaient ou qui en étaient originaires. Celui-ci est formé sur la racine latine plantarium (= pépinière, jeunes plants) et désigne un terrain planté d'arbres, de jeunes arbres ou parfois de vignobles ; de planta (= plante, jeune pousse). Par extension dans le Béarn, il y a des Plantat (terrain plat). Ce type de toponyme est assez courant dans le pays. On rencontre ainsi, à travers la France, Duplantier et La Planteyre (Landes), Plantey (Gironde), Duplan (Ardèche), Plantaz (Savoie), Plantefol (Calvados), Plantié (Aude), Plantier (Gard), Plantis et Duplantis (Manche), Plantat (Pyrénées-Atlantiques). Dans le canton de Luz-Saint-Sauveur, ce sera Planté. Ce nom était encore très courant au début du XXe s (une centaine de personnes). Un siècle plus tard, il ne reste que quelques représentants.

Origine des Planté en Lavedan

Il nous faut remonter vers 1520. Un certain Antoine 2 d'Abadie était noble héritier d'Ouzous, au-dessus d'Argelès-Gazost. Il épousa, vers 1573, Catherine d'Estibayre, née vers 1545, fille de Jean d'Estibayre, Abbé Lay d'Ossen et de Jeanne de Bidalos de Biouzac ; elle était venue bru chez Abadie à Ouzous. Jean Bourdette évoque ce nom dans la notice des Sept Vallées du Labeda, intitulée, les Abbés Lays du Labéda (1911). On donnait le nom d'Abbés Lays ou Laïcs à des Nobles

laïques, nullement engagés dans les Ordres Sacrés, qui, à l'origine, possédaient en fief le patronage d'une église avec droit de présentation à la Cure, et la dîme de la paroisse, et en outre certains droits, les uns utiles, les autres honorifiques ; le tout sous l'obligation du service militaire envers le Comte de Bigorre et la charge d'entretenir le curé et l'église. Le seigneur se nommait lui-même l'abbé, terme apparu au Xe s. À l'origine, le mot signifie « le père ». La maison de l'abbé était alors appelée l'abadia, d'où l'origine du nom Abadie. Cette maison était le plus souvent contiguë à l'église. Même si le plus ancien membre connu de la dynastie d'Ouzous, Arnaout d'Abbadie, Abbé Lay d'Ouzous apparaît dans la littérature dès 1327, nous ne présentons ci-dessous que la descendance à partir de 1520 représentée par Antoine 2 d'Abbadie et de Catherine d'Estibayre qui porteront donc le n° 1, dont un fils,

2 - Pierre d'Abadie (1575-1645), noble héritier d'Ouzous, venu gendre chez Planté Debat à Argelès, en épousant Marie Pailhasson (née vers 1580), dite de Planté Debat et héritière de cette famille. Ils eurent un fils,

3 - Jean Abadie dit de Planté Debat (né vers 1610) épouse Catherine de Planté Dessus (1625-1676), dont un garçon,

4 - Arnaud Planté Debat (1638-1679), marchand épouse Françoise Cardassus dite du Planté. Ensuite,

5 - Marguerite Planté Debat (1660-1729). Il est important de dire ici qu'elle est l'héritière de la maison Planté. Elle épouse Gabriel Abadenc, né à Gez (1654-1737), dit Planté, comme il vient gendre dans la maison Planté. Leur fils,

6 - Pierre Abadenc Planté (1687-1757), paysan laboureur épouse en 1720 Domenge Cardassus. De cette union,

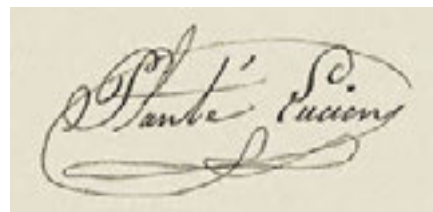
7 - Jean Planté dit Caillau (1720-1789) épouse le 8/02/1747 à Argelès-Gazost Domengea Caillau dite Planté Bordenave (1731-1767), dont,

8 - Antoine Planté dit Caillau (1754-1803) propriétaire laboureur, marié à Argelès-Gazost le 1/02/1769 à Claire Batane Duhort (1752-1801), dont,

9 - Dominique Planté dit Caillau (1776-1858). C'est lui qui en venant prendre épouse à Luz, le 13 pluviôse an XI de la République (2/02/1803), introduira le nom de Planté en pays Toy.

1803 - Les Planté arrivent à Luz

Le nom de Planté apparaît donc pour la première fois à Luz, le 2/02/1803, quand Dominique Planté dit Caillau (1776-1858), propriétaire, garde aux douanes impériales en l'an X (1801-1802), et ensuite commissaire de police épouse Jacqueline, Henriette Cougy, dite Burette (1779-1841). À partir de cette date, le nom s'installera en pays Toy. De ce mariage, un fils Pierre Planté (1803-1854), forgeron épouse à Luz le 27/04/1829 Anne Bourdillou Brassière (1804-1874), dont un fils Lucien Planté (1832-1889), forgeron, maréchal-ferrant. Il épouse, à Luz, le 6/05/1857 Antoinette Pouey (1838-1879). Ce dernier mariage sera le tronc commun de la famille Planté au pays Toy. Cette famille, descendante des Abbés Lays d'Ouzous, donnera de nombreux instituteurs, ingénieurs, forgerons et professionnels de santé. Lucien Planté et Antoinette Pouey, eurent 7 enfants :



1 - Anne, Elisabeth (1858-1862), décédée à 4 ans,

2 - Pierre, Joseph, Michel (1858-1928), greffier de justice de paix, marié à Eugénie, Marcelline Baget (1877-1954), institutrice. Le premier fils Henri, Dominique, Irénée (1904-1984), époux de Marie, Denise, Léonie Vergez, tiendra avec son associé Roger Montus, fils d'un gendarme de Luz, une très grande pharmacie, rue de Rivoli à Paris. Le second fils Roger, Jean, Joseph (1907-1998) épousa au bord d'une des plus belles baies du monde, à Nha Trang (Annam, ancien Vietnam) l'Iséroise de Charvieu, Suzanne, Francia Petury. Il fut le premier polytechnicien du pays toy. Ingénieur des Ponts-et-Chaussées, il assura des responsabilités au ministère des Armées, à Paris. Roger et Suzanne Planté sont les parents de Pierre et Patrick Planté. Ce dernier encore résident à Luz, a fait toute sa carrière dans la prestigieuse compagnie Air France.

3 - Dominique, Irénée (1860-1934), maréchal-ferrant. Il épouse à Esquièze, le 24/11/1895, Marie-Thérèse Trescazes. Dans cette descendance, on trouve Raymonde, Antoinette, Joséphine Planté (1900-1988), épouse Hourcadet, qui tiendra le café en face de l'ancien hôtel de Londres, à Esquièze.

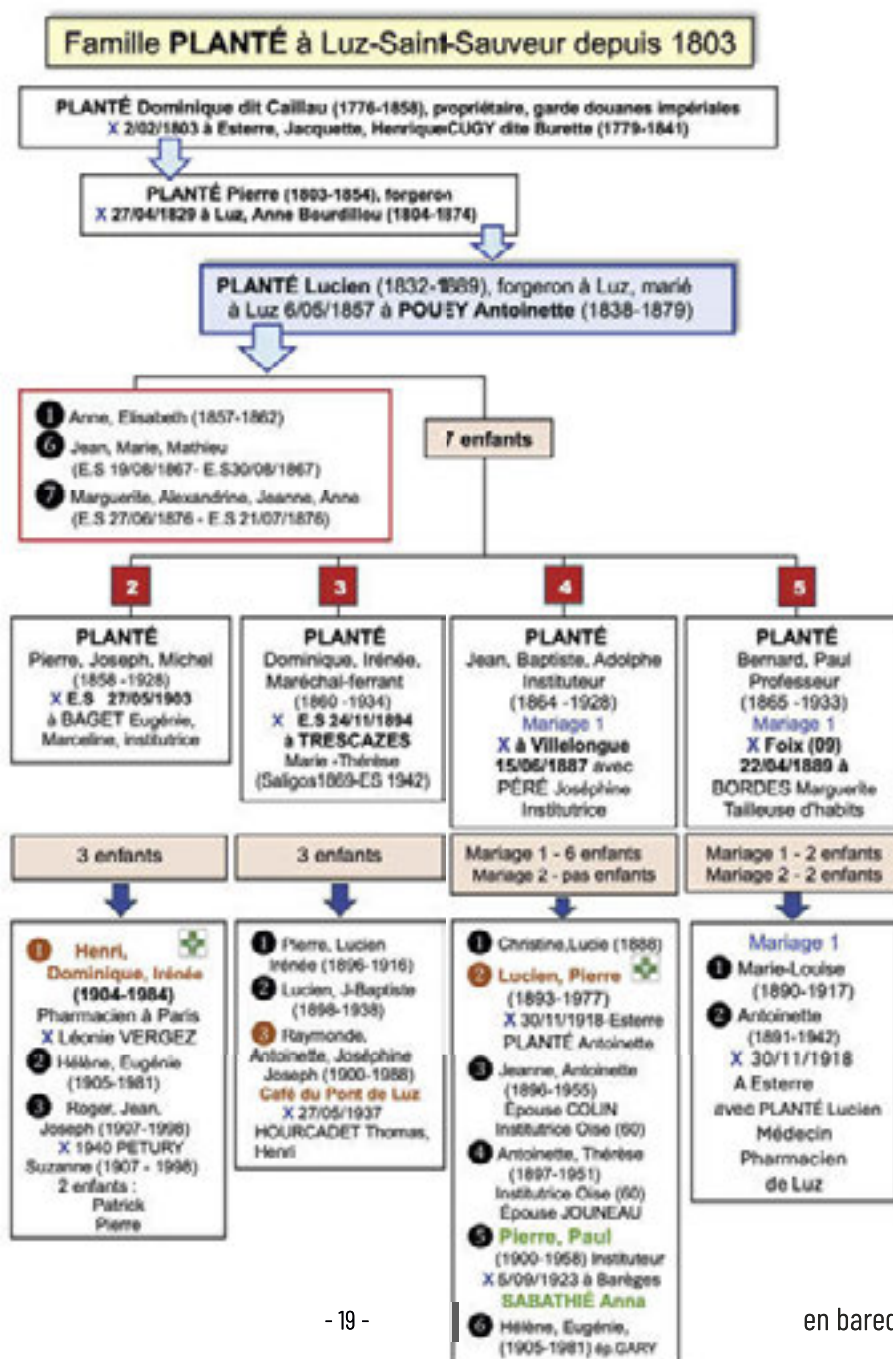
4 - Jean, Baptiste, Adolphe (1864-1928), instituteur. De son premier mariage, à Villelongue le 15/06/1887, avec

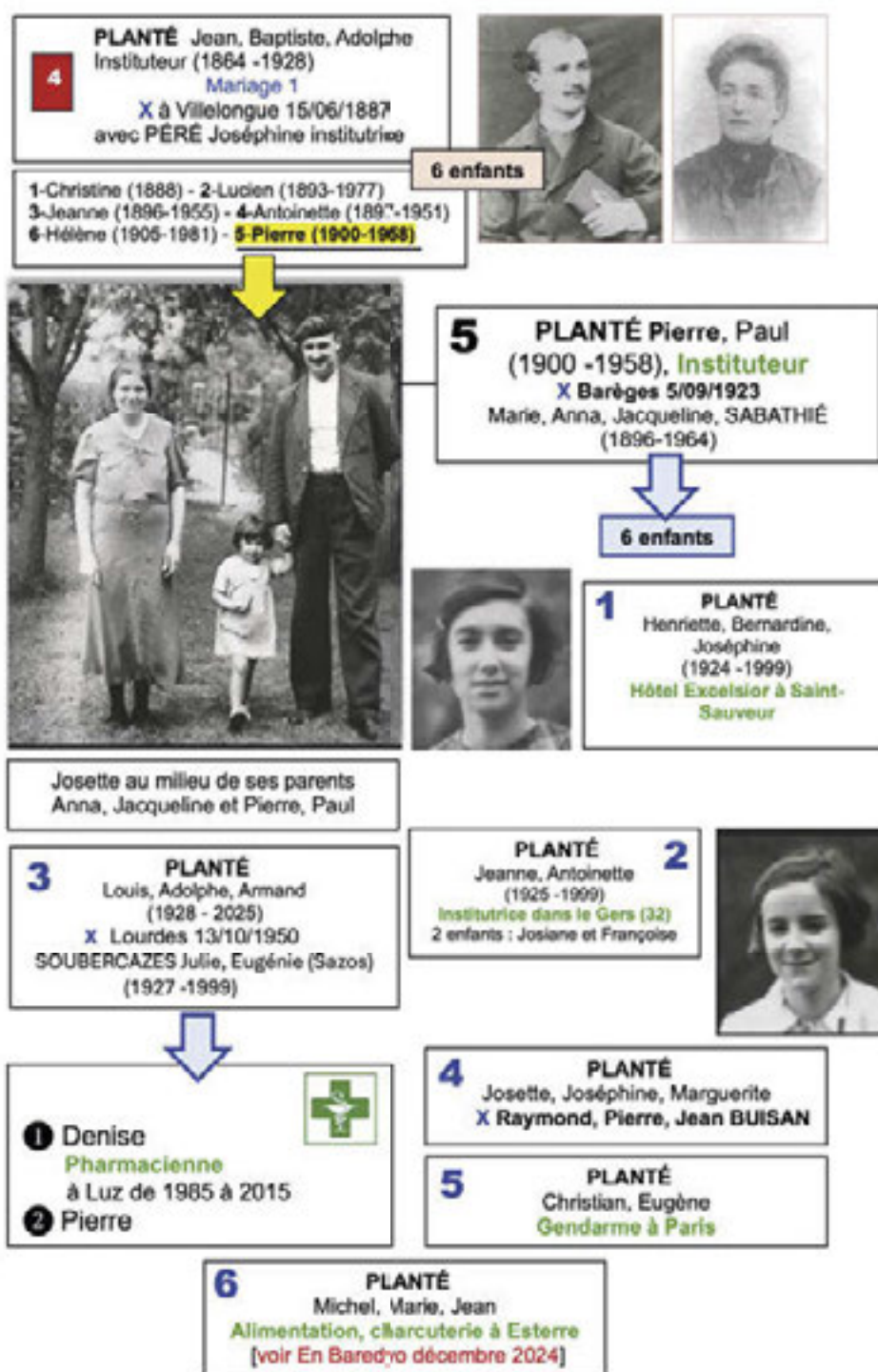
Joséphine Péré (1864-1912), il eut 6 enfants dont les descendance vont constituer un socle important des Planté de Luz. Le second, Lucien, Pierre, Christian Planté (1893-1977) sera médecin et pharmacien à Luz. Son parcours est présenté dans ce numéro d'En Baredyo. Le 5ème fils, Pierre, Paul, époux de Anna, Jacqueline Sabathié, n'est autre que le grand-père de Denise Planté, pharmacienne à Luz et de son frère Pierre, résident d'Esterre.

5 - Bernard, Paul (1865-1933) se maria en Ariège, à Foix, le 22/04/1889, avec Marguerite Bordes. Il était instituteur, puis professeur à Montpellier. Sa fille Antoinette (1891-1942) épousera à Esterre, le 30/11/1918, son cousin germain, le docteur et pharmacien Lucien Planté.

Trois autres enfants : l'aînée Christine, Lucie, Jeanne, Antoinette (1888), est décédée à 28 jours et les deux derniers (n° 5 et n° 7) sont décédés à Esquièze-Sère, l'année de leur naissance : Jean, Marie Mathieu (1867) et Marguerite, Alexandrine, Jeanne, Anne (1876-1876).

Jean, Baptiste, Adolphe Planté (Esquièze-Sère 1864-1928), instituteur, épouse le 15 juin 1887, à Villelongue, Joséphine Péré (1864-1912), institutrice à Vizos, fille de Dominique Péré (1821-1874) et de Jeanne Pouey (1821-1871)





Sources : Archives départementales des Hautes-Pyrénées et de l'Ariège - Site Geneanet : arbre Gérard Villet (arbre82) et Brigitte Burucoa Lachapèle (br1dg3t)

PIERRE FOURMENT

Professeur de Médecine et de Pharmacie

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

Difficile de parler de la Santé en pays Toy sans évoquer le Professeur Pierre Fourment, qui était très apprécié de tous les Barégeois.

Pierre, François, Daniel Fourment, est né à Luz le 19.04.1895. Il est le fils d' Augustin, Jean Fourment, né à Luz le 28.08.1862, et décédé à Luz, le 19.03.1939, négociant domicilié à Barèges, demeurant à Luz, lui-même fils majeur de François Fourment, marchand, décédé à Luz le 7.03.1880 et de Marie Moulié son épouse, 54 ans, née à Argeles-Gazost, ménagère domiciliée à Luz. Augustin Fourment, le père, épouse le 12.11.1890, à Vic-en-Bigorre, Germaine, Jeanne Castaing, demeurant avec lui, domiciliée à Vic et née à St Palais le 4.12.1870. Elle est la fille mineure de Jean-Pierre Mamert Castaing, maréchal des logis de gendarmerie en retraite, chevalier de la Légion d'honneur, 55 ans et de Jeanne Angèle Camu, ménagère, 42 ans, mariés et domiciliés à Vic. Lors du recensement de 1872 fait à Luz, on trouve dans la maison Fourment : François le père (48 ans) marchand, son épouse, Marie Moulié (35 ans, née à Argeles) et les deux enfants Augustin (10 ans) et Maria (4 ans). Après une brillante scolarité, Pierre Fourment débute des études supérieures à la faculté de Médecine et de Pharmacie de l'Université de Bordeaux.



À l'issue de l'année 1920/1921, il obtient sa thèse pour le doctorat en Médecine, qui est soutenue publiquement le samedi 30 juillet 1921. Elle est signée, Pierre Fourment, Externe des hôpitaux et adjoint spécial de Barèges. Le jury des examinateurs était composé du Président Professeur L.Beille et trois professeurs juges : Mandoul, Carles et Sellier. Enfin le titre de la thèse, révélateur de son attachement au pays Toy, était : La Barégine des eaux sulfurées sodiques de Barèges. Il écrit dans l'introduction : « Nous ne pouvions mieux clôturer nos études médicales qu'en offrant au pays natal notre premier travail. La Barégine, sujet de cette modeste étude, a toujours, pendant nos vacances, attiré à elle notre curiosité, tant par le côté mystérieux qui s'attache à sa formation, que par l'intérêt puissant que présente, à son contact, le soufre toujours en équilibre instable. Les quelques notes que nous avons réunies, nous sommes heureux de leur voir enfin prendre corps. Puissent-elles aider à faire mieux connaître la naiade bienfaisante. Nous aurons ainsi pour notre part contribué au renouveau de Barèges et montré notre attachement à nos chers concitoyens. » Il aimait ajouter à sa signature, Pierre Fourment, Médecin des eaux de Barèges et de Barzun. Ayant effectué de brillantes études de médecine et de zoologie, il obtient en 1928 son transfert à la Faculté d'Alger. Nommé Professeur Agrégé de Botanique et Matière Médicale en 1929, il devient Professeur titulaire de chaire un an après. Fidèle à ses racines, il s'orientera vers l'Hydrologie et les eaux thermales, médecin en été de la ville d'eaux de Barèges. Il épouse à Alger, le 25.04.1934, Colette Roy. Svelte et élégant, toujours ganté, souriant, une fine moustache taillée avec grand soin, l'œil pétillant de bon vivant, avec cet inimitable accent du terroir gascon, il avait une exceptionnelle vivacité d'esprit, une mémoire étonnante. Son talent de conteur était incomparable, aussi bien dans l'histoire d'une chasse dont il était incorrigible, que dans un récit de montagne ou une plante médicinale. L'Algérie est devenue sa seconde patrie, s'alliant à une vieille famille de la vallée du Chélif. Sa villa était à Alger, aux Témelny. Ses cours à la faculté étaient remarquablement didactiques. Il accepta aussi des responsabilités à l'Assemblée Algérienne et à la Mairie. Après l'exode de juin 1962, il devint Professeur Agrégé de Pharmacologie à Bordeaux, jusqu'à sa retraite en 1966. Demeurant avec son épouse dans une admirable demeure, près de Lourdes, à Barlest, il est décédé le 7 avril 1976, frappé par la maladie. Selon ses souhaits insistants, il est inhumé au cimetière de Barèges. Il laisse de nombreux écrits de référence, comme : un livre sur la station thermale de Barzun, une remarquable thèse de médecine sur la barégine, toute une bibliothèque d'hydrologie et de nombreux extraits du Journal de Médecine de Bordeaux ainsi que de nombreux bulletins de la Société d'Histoire naturelle de l'Afrique du Nord (1930) de la Faculté des Sciences d'Alger.

FOURMENT (P.).	Contribution à l'étude des boues végéto-minérales (Baréginas) contenues dans les eaux sulfurées-sodiques de Barèges (Hautes-Pyrénées)	11
FOURMENT (P.) et MEILIS (E.).	Sur la présence de canaux sécréteurs dans la moelle de l' <i>Eucalyptus citriodora</i> Hook.	44
FRÉMY (P.).	Contribution à la flore algologique de l'Algérie et de la Tunisie	74



Avec son ami Urbain Cazaux, il crée en 1921, le prestigieux club de ski l'Avalanche de Barèges. Ce club connu ses « 40 glorieuses » jusqu'aux Championnats de France de ski alpin, qui se déroulèrent à Barèges durant l'hiver 1963.



Pierre Fourment (debout au centre) anime le célèbre banquet de l'Avalanche, en présence de trois autres présidents, Urbain Cazaux, « Charlou » Crampe et André Sassissou.

Sources : Les professeurs en Médecine, Hôpital de Mustapha, Faculté d'Alger, Dr Georges Pelissier, 1961-1962 - Elections à l'Assemblée algérienne, 1952 - Archives départementales des Hautes-Pyrénées - Bibliothèque de la Société Française d'Hydrologie - Journal de Médecine de Bordeaux - La station thermale de Barzun, 1941 - Original écusson tissu club de ski de l'Avalanche de Barèges, réalisation 1959, collection M.Pélégry ;
Photographie : Pierre Lavantès

FERNAND LAURAIN

Énigmatique médecin de Barèges

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

Fernand, Pierre, Edmond, Henri Laurain, était issu d'une famille parisienne aisée.

Il est né le 12/08/1894 à Paris (4ème), fils d'Emile, Jean Laurain, attaché principal au Conseil d'Etat, né à Paris 4ème le 13/11/1861, et de Charlotte, Madeleine Bosselut, née à Melun (Seine-et-Marne) le 2 avril 1871, fille mineure de Pierre Bosselut, capitaine en retraite, chevalier de la Légion d'honneur et d'Anne Marie, Emilie Baudais. Les parents de Fernand Laurain, s'étaient mariés le 15/06/1891 à St Maur des Fossés (Val de Marne)

Fernand fera ses études de Médecine à Paris. Très jeune, dès l'âge de 20 ans, il est incorporé le 19/12/1914, comme médecin-infirmier au 6ème bataillon des Chasseurs à pied, puis il rejoint le service de santé du 26ème régiment d'artillerie. On le retrouve ensuite au 5ème bataillon des Chasseurs Alpins, ce qui lui valut très certainement son penchant pour la montagne. Le 12/09/1919, il est mis en congé de démobilisation. Par la suite, il rejoint l'armée par décret de mobilisation générale et la section des infirmiers militaires. Puis les certificats de bonne conduite se multiplient et il est nommé directeur du service de santé au 229ème régiment d'artillerie lourde à Bourges, puis au 5ème corps d'armée. Il est alors promu médecin lieutenant en 1932 à l'hôpital militaire Dominique Larrey à Versailles. En 1939, il rejoint la 1ère légion de la garde républicaine de marche. En 1940, il est affecté au centre d'organisation de l'artillerie automobile à Nemours. Ce sera son dernier poste. Après 26 années de carrière comme médecin militaire, il quittera l'armée le 20 février 1940.

Ce qui est étonnant, c'est que le célèbre guide Rosenwald, annuaire de tous les médecins du territoire français, enregistre son domicile en 1925, au 134, rue de Rennes à Paris. Il n'exerçait pas à cette adresse. En revanche, il est ajouté que l'été, il était à Barèges.

Laurain (Fernand) 1925, 134 r.
Rennes VI*, n'y ex. pas. - LIT. 69-18. -
L'été à Barèges (H.-P.).

Fernand Laurain était donc à Barèges, et son cabinet était mitoyen de l'église. Il consultait également aux Thermes du village. Il était un homme de petite taille, un béret toujours vissé sur la tête et une moustache sombre taillée « à bisto de nas ». Son côté bien souvent absent et original intriguait. Il vivait en marge, dans son monde, qui n'était pas forcément le monde des Barégeois. Mais tous l'aimaient. Quand on le sollicitait, il répondait lentement avec un accent fortement parisien. Sa gentillesse était légendaire et l'attention accessoire qu'il portait à la propreté aussi. J'ai le souvenir de le voir, devant l'établissement de mon grand-père, s'asseoir sur le trottoir, dégager sa longue cape et ouvrir une boîte de sardines qu'il mangeait à même le trottoir avec un quignon de pain. Si j'en crois le récit de Charles Lapeyre, il ne jetait jamais ces boîtes vides et il avait pour habitude de vacciner les enfants de Barèges, après avoir fait tremper l'aiguille dans une des boîtes de sardines remplie d'alcool. Charles ajoute : « Tous les enfants de cette époque ont été vaccinés comme cela, et on n'est pas morts ! »



À l'endroit où se trouve actuellement la résidence de l'Ayré, en contrebas de la route, il avait réalisé un petit parc pour les enfants qui pouvaient utiliser toute sorte de jouets en bois. Il avait même confectionné un téléphérique qui partait du petit parc et rejoignait la route. En face, il y avait le préventorium du docteur Laurain, un établissement de cure pour les personnes menacées de tuberculose.

63 - BARÈGES. - 1300 m.
Les villas Marie-José, Gastéran,
Orlao, le Parc de Santé du
Docteur Laurain et le Grand
Virage de la Route des Pyrénées.

Comment était-il arrivé à Barèges ? Deux versions s'opposent. La première est qu'il souffrait moins à cette altitude de ses fragiles poumons. La seconde est qu'il avait quitté Paris, car il avait été éconduit par une célèbre scientifique, devenue prix Nobel de physique, dont il était tombé amoureux durant ses études. Toutefois, cette dernière hypothèse semble peu probable. Contemporain du général De Gaulle, il se plaisait raconter qu'il avait été à l'école avec lui, mais qu'il ne l'appréciait pas beaucoup. À Barèges, il avait soigné Claude Trey (hôtel Teinturier devenu hôtel Central) alors qu'il était soldat et ce dernier lui était grandement reconnaissant. Cela dit, même s'il s'accommodait d'une prophylaxie la plupart du temps douteuse, il était un excellent médecin au redoutable diagnostic avec un sens de la prescription des plus performants. Avec un petit accent parisien malicieux et rieur, il conseillait à un patient inquiet : « Mettez un chapeau au pied du lit, quand vous en voyez deux, c'est que vous êtes guéri. » , simple la médecine dans le temps !

Arrivée d'une course de ski à Barèges. Derrière le docteur Laurain (dossard 102), Pierre Marcou (111), père de Ginette Passet (Modern Hôtel), Laurent Honta (112), Jean Cazaux Palu (10)



À son décès, on retrouva le sous-sol de sa maison, rempli de journaux qu'il conservait soigneusement. Une anecdote vraie était connue de tous les Barégeois. « Didi » Lons, le propriétaire de l'hôtel de l'Europe à Barèges, rêvait de « monter à Paris ». À la fin de l'année 1959, le Docteur Laurain proposa à l'inoubliable « Didi » Lons de l'accompagner au cours d'un rapide aller-retour à la capitale. Ce dernier accepta, ravi de la proposition. Le départ décidé, « Didi » entra dans la voiture et demanda au Docteur Laurain, pourquoi il y avait autant de journaux empilés à l'arrière. Fernand Laurain lui avoua qu'ils servaient à dissimuler sa mère, Charlotte, Madeleine, décédée la veille à Barèges. Les dernières volontés de cette dernière étaient d'être enterrée à Paris. « Didi » avait immédiatement bondi hors du véhicule. La maman Charlotte, Madeleine Laurain, née Bosselut, sera inhumée au cimetière du Père Lachaise, dans le 20ème arrondissement.

Resté célibataire, Fernand Laurain est décédé à Barèges, le 5/05/1972.

Sources : Archives départementales des Hautes-Pyrénées - Site Geneanet - Site Filae : recrutement militaire de la Seine-Guide médical et pharmaceutique Rosenwall 1925 - Cartes postales M.Pélégry - Photographie : Famille Lapeyre, Barèges.

CHARLES DRUÈNE *

Médecin de Luz



*On trouve écrit dans la littérature et les registres d'état-civil le nom de **Druène** ou de **Druene**

Il est le descendant de la branche Druène-Marque de Luz. Le premier de ce célèbre patronyme à avoir été identifié à ce jour, est Jean-Baptiste Druène (né en 1707), marié à Jeanne Marque. Il était cuisinier-traiteur à Luz vers 1730. Selon les registres d'état-civil de la ville de Luz, le 11.01.1866, Marie, Charles, Bernard, Cyprien Druène, est né dans la maison Réjaumier. On l'appellera le docteur Charles Druène.

Il est fils unique d'Eugène, Bernard, Xavier Druène, propriétaire, né à Betpouey le 22.09.1827, domicilié à Luz et de Marie-Antoinette Paget, dite Chapelle. Le père, Bernard, sera maire de Luz une première fois, de 1871 à 1872 quand il succède à Alphonse Clavierie. En 1872, il sera remplacé par Jean-Louis, Auguste Pougat, puis reviendra comme maire de Luz, de 1878 à 1880, pour enfin céder sa place, en 1880 à Jacques Fournou. Après avoir effectué des études de médecine, le fils, Charles Druène quant à lui, épousera à Tarbes, le 2.10.1894, Raymonde, Henriette Theil, née le 25.11.1871, à Tarbes, domiciliée à Tarbes. Elle est la fille de Bernard, Henri Theil, notaire et de Jacquette Louise Cazaux. Un seul enfant est né de cette union, Bernard, Louis, Jean Druène, né à Luz le 25 mai 1896. À Luz, on le connaissait mieux sous le nom du colonel Druène.

A handwritten signature in cursive script on a piece of aged paper. The signature reads 'Monsieur Druène Marie-Charles-Bernard-Cyprien'.

L'année 1896 sera riche pour le docteur Charles Druène. Trois événements feront date pour lui : tout d'abord, la naissance de son fils unique, Bernard Druène, le colonel, puis son diplôme de médecine en poche, l'ouverture de son cabinet à Luz et enfin sa nomination comme Conseiller général du département (1896-1901). Il signait Charles Druène et se présentait comme Républicain modéré. Pendant douze années, à partir de 1896, il exercera en cabinet à Luz ainsi qu'aux thermes de Saint-Sauveur. C'est le docteur Antoine Péré qui lui succédera.

Au virage vers Barèges, en haut de la côte dite d'Arnaud, se situe la très belle maison Druène. Elle date du XVIIIe siècle. Avant la construction de la route qui monte de Pierrefitte, c'était le poste de douane, car la vallée n'était alors accessible que par le col du Tourmalet. Après avoir appartenu à Jacques Jubinal, un Lyonnais, Charles Réjaumier installe dans cette maison, en 1830, une fabrique de tissus en utilisant la laine des moutons du pays Toy. La fabrique cessa de fonctionner en 1885 et fut alors léguée à la famille Druène. C'est là qu'exerça le Dr Druène et que son fils, le colonel Druène écrivit, après sa retraite militaire, des notes historiques extraordinaires sur le pays Toy, jusqu'en 1991, année de son décès à Lourdes, à l'âge de 95 ans. Lors d'un déplacement à Toulouse, chez un confrère qui l'avait auparavant soigné, le docteur Charles Druène, est décédé jeune, le 6.06.1908, à 42 ans, au 29, allée de la Garonne à Toulouse, au domicile du docteur Victor Parrant. Cet acte de décès est enregistré au Capitole de Toulouse et sera retranscrit par Bernard Mouniq, maire, sur les registres de la ville de Luz, le 6.07.1908.



Bibliographie : Archives départementales 65 - Patrimoine des Vallées des Gaves-Chronologie des maires de Luz, Wikipedia - Conseillers généraux des Hautes-Pyrénées, Wikipedia. Photographie : M. Pélégry

LE BON DOCTEUR PÉRÉ

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

Antoine, Dominique, Christian, Luc Péré est né le 18.10.1883 à Esquièze, dans la maison Hourcadet. Médecin, il est le fils de Joseph Péré (1852-ca1935), instituteur, domicilié à Villelongue et de Mathilde Cyprienne Nonon (1855-1930), institutrice, domiciliée aussi à Villelongue. Il épouse, à Luz, le 22.01.1913, Marie-Baptistine Castagné, fille de Jacques, Pierre Castagné, négociant, et de Catherine Fourtané. Deux enfants naquirent de cette union : Jeanne, Catherine Péré, décédée à l'âge de 9 mois et Pierre, Jean, Cyprien né à Luz le 2.01.1920, en la maison Cazaux. Il est décédé, dans sa 18ème année, des suites d'une maladie infectieuse pulmonaire de type tuberculose. Le Docteur Péré ne se consolera jamais de la disparition de son fils. Il se reprochait en effet, de n'avoir pu le sauver. Il se mit alors en retrait de la société et commença une sorte d'année sabbatique. Pendant plus d'un an, il loua le lac d'Éts Coubous au-dessus de Barèges. Une barque, montée à dos d'homme, lui avait été livrée au lac. Il vécut ainsi, plus d'une année dans une cabane près du lac. Avant cette dure épreuve, il exerça durant 5 ans (1909-1914), en médecine de ville à Luz, ainsi qu'aux thermes de Saint-Sauveur. Il avait également un cabinet secondaire à Barèges.



Antoine Péré et son employé espagnol Nogaro

Josette Planté, épouse Buisan, me confia que son père l'avait emmenée un jour en consultation chez le docteur Péré, à cause d'un état maladif chronique. Elle se souvient avoir 11 ans. C'était donc vers 1945, à la fin de la guerre et après le décès du fils du docteur Péré. En fin de consultation, le médecin répondit à Pierre Planté, le père de Josette : « Ne fais pas comme moi, sacrifie ses études, mais pas sa santé. » Ces paroles étaient bien la preuve qu'il ne pourrait jamais surmonter le deuil de son fils.

En haut : Monsieur Marty, au milieu Jean Baget (père d'André) et le docteur Antoine Péré avec son inséparable chapeau.



Un jour, au début de l'occupation, Antoine Péré était parti en visite auprès de ses malades à Barèges, son fidèle employé, un certain Nogaro, vit se présenter dans le cabinet médical, des Allemands ou peut-être des Autrichiens, rien n'est précis à ce sujet. Apeuré, il quitta le cabinet en toute hâte en criant : « Los alemanes, los alemanes ». Informé de cette présence chez lui, Antoine Péré ne reviendra jamais dans son cabinet et il entra en résistance. Il prit alors le maquis, à l'Agnouède tout d'abord, puis à Chèze. Il deviendra même le chef de la résistance en pays Toy, en même temps que Gérard de Clarens le fut en Lavedan. Son action est d'ailleurs inscrite au service historique de la Défense, à Vincennes. Au titre des Forces Françaises Combattantes (FFC), il est cité comme étant l'auteur de faits de résistance. Le réseau Toy appartenait au fameux réseau Andalousie. Ce que l'on sait moins, c'est qu'Antoine Péré figure sur les tablettes du Conseil Général des Hautes-Pyrénées de 1925 à 1937. Comme l'a magnifiquement rapporté André Baget, dans le numéro « En Baredyo » de juin 2024 : « Le nombre de candidats, refusant le service travail obligatoire (STO), candidats à l'évasion vers l'Espagne devint exponentiel après l'invasion des Allemands. Avec les docteurs Georges Cazaux et Antoine Péré, les gardes-forestiers Mounat et Lavigne du Cadet, un certain Marty, et Jean Baget, un réseau de « réfractaires » fut constitué. Ils furent vite rejoints par André Seguin et Gérard De Clarens d'Argelès-Gazost. »

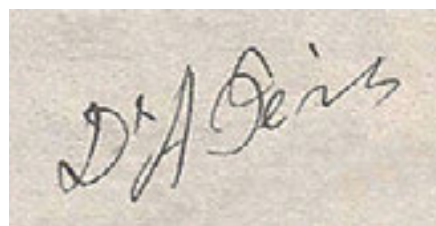


Chèze - Octobre 1943 - le « maquis de Nat » - Réseau « Andalousie ». De gauche à droite : Docteur Péré (debout avec le chapeau), André Seguin (pull blanc et pistolet), Jean Baget. Assis : Mr Nogaro employé chez le docteur Péré, Mr Lavigne du Cadet et Monsieur Mounat, gardes-forestiers, Monsieur Marty et docteur Georges Cazaux

Hormis d'être un excellent médecin, il était décrit comme un homme bon. Mon grand-père Salvador Nérin était ami avec lui, ils étaient de grands complices de pêche à la truite, dans le Bastan. Le Dr Péré soignait aussi efficacement avec les premiers rayons UV ma mère Zoé sujette à des crises d'asthme répétitives. Le Café du Lienz que possédait Salvador, sur le parking actuel face au magasin de sports Marcou, était en fait un chalet en bois qui était démonté avant tous les hivers. À partir de 1935, il était ouvert l'été et aussi l'hiver. Hélas la terrible avalanche du 24.03.1939 le détruisit définitivement. Le Dr Péré voulait limiter ses activités, notamment à Barèges. Il possédait un cabinet médical, construit « en dur » qu'il proposa à mon grand-père Salvador. Ce dernier lui répondit qu'il ne possédait pas l'argent nécessaire à cette acquisition. Antoine Péré lui répondit alors : « Tu me paieras quand tu auras les sous ».



Ainsi est né le Café du Funiculaire, face au fleuron de la station, qui fut, après de rapides travaux, opérationnel, dès l'été 1939. Cette nouvelle installation marqua aussi le début de croustillantes querelles de voisinage avec les barégeois, tant l'emplacement était convoité. La maison de Luz du Dr Péré, qui était aussi son cabinet médical, fut la première maison du pays à avoir le chauffage central. C'est dans celle-ci qu'à la veille de Noël, le 10.12.1952, Antoine Péré est décédé.



Bibliographie : Archives André Baget, Luz - Publication En Baredyo, juin 2024 - Archives départementales 65. Photographies : collection privée André Baget

LUCIEN PLANTÉ

Médecin et pharmacien

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

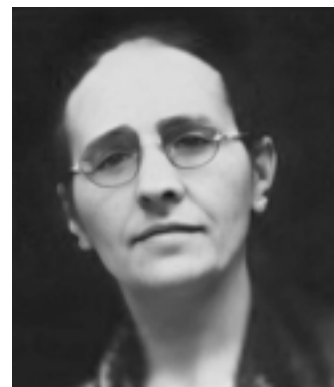
Lucien, Pierre, Christian, Dominique Planté (1893-1977) est né à Vizos le 7 octobre 1893. Il exercera la profession de Propharmacien, c'est-à-dire qu'il était médecin autorisé à délivrer des médicaments dans les localités où il n'y avait pas d'officine, notamment dans des zones très reculées comme les régions montagneuses, difficilement accessibles en hiver. Il était donc de fait le premier médecin et aussi le premier des trois pharmaciens de la grande lignée Planté. Son parcours était atypique pour cette époque.

Il est le second enfant de Jean, Baptiste, Adolphe Planté (1864-1928) et de Joséphine Péré (1864-1912). Après sa scolarité à Luz, il commence, en 1913 des études de médecine, mais sera mobilisé le 2 août 1914 au 58e régiment d'artillerie comme 2ème classe. On le retrouve médecin auxiliaire en 1915, puis au 1er régiment d'artillerie de montagne. En 1918, il est sous aide major, puis il rejoint la 14ème section d'infirmiers.



Par la suite, en fin d'année 1918, il est affecté au 109ème régiment d'infanterie et dirigé à Montpellier pour y poursuivre ses études médicales. En 1920, il est médecin de 2ème classe, puis Médecin de 1ère classe en 1924. Il rejoint alors Luz-Saint-Sauveur. Avant cette date, lors de la poursuite de ses études à Montpellier, il retrouve, son oncle Bernard, Paul Planté (1865-1933) qui était enseignant. Son oncle, par son premier mariage à Foix, le 22/04/1889, épousa Marguerite Bordes, tailleur d'habits.

Leur seconde fille, Antoinette (1891-1942), institutrice, épousa son cousin germain, le futur docteur Lucien Planté, à Esterre, le 30/11/1918. Ils eurent trois enfants : Marguerite (1920-2013), épouse de Michel, Henri, Pierre Brient (contrat de mariage le 31/07/1943 à Longjumeau, Essonne), décédée le 1/01/2013 à Carpentras (Vaucluse). Puis Jean-Bernard (1921-2013) qui sera médecin à Rambouillet (78) et le dernier Bernard, Joseph, né à Luz (9/03/1924) et décédé à Massy (16/04/2020), courtier d'assurances. Les deux premiers enfants, Marguerite et Jean-Bernard, étaient nés à Saint-Brès dans l'Hérault.



Antoinette Planté

Le docteur Lucien Planté, installe son premier cabinet médical et sa pharmacie, au pied de la côte d'Arnaud, à Luz (voir introduction pharmaciens de Luz). Il participe grandement à la vie locale puisqu'il est maire de Luz de 1925 à 1929, entre Henri Laborde (1919-1925) et Bastien Crampe (1929-1935). Il était décrit comme un médecin bon et dévoué, qui n'hésitait pas lui aussi à braver d'importantes quantités de neige, pour aller assister un mourant à Gèdre dessus. Il ne faisait pas toujours payer ses malades, au grand dam de son épouse Antoinette. Lucien avait pour ambition cachée de créer d'abord un premier dispensaire, puis une clinique à Luz. Au recensement de 1936, il est noté que le couple résidait à Luz. Lucien décida d'aller plus loin dans son parcours politique et se présenta comme Conseiller Général. Sachant qu'il était aimé de beaucoup et qu'une grande partie de sa clientèle lui était redevable de sa générosité, il considéra qu'il était inutile de faire campagne. Mais la logique des élections n'est pas toujours conforme à la logique des hommes. Il fut battu, par un certain Urbain Cazaux. Très affectée par cet échec, son épouse Antoinette, en guise de représailles, arriva à convaincre son époux de quitter définitivement ce Luz ingrat. Il partit ouvrir un cabinet à près de 900 km de son pays, dans l'Essonne, à Massy. Par la suite, son épouse Antoinette, née dans l'Ariège à Foix, le 1/05/1891, décèdera à Foix le 28 février 1942, à l'âge de 50 ans. Lucien restera dans l'Essonne. Nous sommes dans les années de la seconde guerre mondiale. Sa fille, née en 1920, se marie avec un contrat de mariage à Longjumeau en 1943. En août 1944, il organise un poste de secours à l'école Gambetta à Massy. Il se remarie en 1947 avec Marie-Dominique Vayssière, mais il redevient rapidement veuf, car sa seconde épouse meurt lors d'une croisière. Il exerçait alors au 27, rue de Longjumeau à Massy (Essonne). Le Dr Lucien Planté était très attaché à ses racines. Il laissera l'image d'un homme brillant et élégant, qui choisissait ses costumes chez Malaury à Tarbes. Pour la Saint-Michel, ses fils étaient chargés de lui ramener beaucoup de viande du pays. Même dans la banlieue parisienne, il faisait venir ses chiens labris de chez Germain Castagné, du Mourgat à Gavarnie. Loin du pays Toy qu'il avait été contraint de quitter, il est décédé, à Orsay, le 19 janvier 1977.

Sources : Archives départementales des Hautes-Pyrénées et de l'Ariège - Site Geneanet : arbre Gérard Villet (arbre82) - Les pages de Jacques Ghémard, site 7rdp.fr



Devant le cabinet à Luz, de gauche à droite : Antoinette, Bernard, Marguerite, Lucien et Jean-Bernard

GEORGES CAZAUX

Un véritable médecin de campagne

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

À son époque, le docteur Georges Cazaux a incontestablement marqué la génération des habitants de tout le canton. Il y a de nombreux patronymes Cazaux en pays Toy. Ce nom représente la forme vocalisée de casal, qui veut dire petite maison. Aussi, pour bien situer la lignée qui concerne cet écrit, il est bon de préciser ce qui suit. Georges est né à Luz-Saint-Sauveur, le 11/01/1913, fils de Laurent Cazaux (1883-1958), maréchal-ferrant et de Louise, Henriette Cazet (1891-1968), hôtelière. Vingt-sept ans plus tard, le 19/10/1940, le maire de l'époque, Jules Camarot, chevalier de la Légion d'honneur, célébra, à Luz, le mariage de Georges Cazaux avec Marguerite, Marie Sempé, sage-femme, née le 23/05/1915, en Lavedan, à Arcizans-Avant. Elle était la fille de Jean-Baptiste Sempé et de Henriette Biès, négociants à Arcizans. Celui qui allait devenir médecin, était l'aîné des trois enfants. Sa sœur Jeanne (1918-2012) a épousé, à Luz, le 14/06/1941, Louis, Pierre, Franck Buret, instituteur né à Bordeaux, domicilié à cette date à Vizos et décédé à Tarbes le 19/04/2012. Le troisième, le centenaire Henri, Louis, Robert Cazaux, né à Luz (1921-2022) avait épousé à

Esquièze-Sère, le 14/06/1941, Louise, Irène, Françoise Coumet. Le quatrième et dernier enfant de la famille Paule, Marie (1924-1925), née dans la maison Baget (hôtel des Templiers) décéda à l'âge de 9 mois.



Devant l'hôtel Terminus à Esquièze, les enfants Cazaux. Henri (à gauche) et Georges entourent la sœur Jeanne. Au dos est inscrit : la veille du départ à la guerre de Georges.



Georges et son épouse Marguerite Sempé

Je parle de Georges Cazaux avec d'autant plus d'affection, qu'il était notre médecin de famille, le temps de notre résidence à Barèges. Je garde le souvenir d'un homme affable et disponible. Mais attention sous un aspect plutôt débonnaire, se cachait un caractère bien trempé, impatient et impétueux, parfois coléreux avec les réflexes bien conservés d'un pratiquant de l'ovale. En d'autres termes, il ne fallait pas lui marcher sur les crampons. Je l'avais baptisé le « docteur Bouillon », car en guise d'alimentation, il n'autorisait comme complément de diète, qu'un véritable bouillon de légumes. Je soupçonne même mon grand-père de préparer à l'avance la potion magique, à chaque fois qu'il devait faire appel à lui. Le cérémonial était souvent répétitif. Il arrivait à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, toujours élégant. La porte de la chambre franchie, j'étais toujours intrigué par le même cérémonial. Il déployait un linge blanc, qu'il étalait sur mon torse. Puis il approchait son oreille et écoutait les bruits effectués par son index qui tapotait le dos de sa main gauche posée sur le linge. Au bout d'un moment d'une écoute attentive, une voix rocailleuse et grave rompait le silence religieux. Le diagnostic tombait : « Ce n'est rien, quelques jours de bouillon de légumes et il sera sur pied ». La famille Cazaux résidait tout d'abord à l'emplacement de l'actuel hôtel des Templiers, avant de

rejoindre la maison de l'actuel hôtel des Remparts. La maman Louise y tenait une cantine, très appréciée à l'époque. Comme tous les enfants du canton, Georges effectua sa scolarité à Luz, puis il partit au lycée à Tarbes. Nul ne sait, pourquoi, il se lança dans des études aussi longues et difficiles, mais il rejoint une tante qui résidait à Bordeaux et commença des études de médecine. Sportif, il fut également un excellent troisième ligne du SBUC (Stade Bordelais Universitaire Club). Il suivait d'ailleurs l'actualité du rugby, et plus tard, il n'hésitait pas à faire, avec ses fils, des déplacements dominicaux pour assister aux rencontres des clubs phares de Bigorre. Il aimait le rugby. Une année, à l'époque du grand Antoine Béguère, il proposa à la grande équipe de Lourdes de venir s'entraîner à Luz, ce qui fut fait sur l'actuel terrain de football. Il aimait aussi la belote surtout avec les copains de Barèges. Georges était un grand joueur de belote, qui ne supportait pas de jouer avec des amateurs. Quand il pouvait faire une halte au café « Palu » à Barèges et retrouver les irremplaçables figures qu'étaient Urbain Cazaux, « Didi » Lons, Laurent « Tranquilin » Lapeyre, Jean « Palu » Cazaux ou Laurent « Tourtet » Honta, là, on assistait à un pur moment de bonheur « pagnolesque », c'était la partie de belote. Son quartier général était situé à l'auberge de la Gaubie, aujourd'hui hélas disparue. C'est là qu'il retrouvait ses amis, toujours les mêmes. On échangeait, on riait en dégustant des côtelettes. Il aimait son pays Toy, ses habitants, ses fêtes traditionnelles, ses banquets mémorables. Son pays, avec ses amis de la résistance locale dont nous avons rapporté les aventures dans d'autres numéros d'En Baredyo, il le défendit et n'hésita pas à rejoindre la clandestinité pour cela. Pendant ce temps, son épouse Marguerite, restée à Luz, même se sachant très surveillée, n'hésitait pas à prendre de gros risques pour aller ravitailler tous ces hommes courageux. Son fils René, alors tout jeune, se souvient d'un départ nocturne précipité vers la plaine et Arcizans, son père caché et allongé sous ses pieds, à l'arrière de la voiture. Plus tard, le même René l'accompagnait fréquemment lors de ses visites : « En pleine nuit, j'entendais qu'il allait partir et je l'accompagnais. Il n'avait pas d'heure. Peu importe le temps et les routes. Mais il n'y avait pas des routes partout. Après un arrêt à Gèdre, on allait à pied à Saussa, depuis le pont de Tisbé. La route vers les Astès n'avait plus de secrets pour moi. Au début de son installation, il effectuait ses visites en moto. Comme il faisait aussi les accouchements, bien souvent, il envoyait auparavant ma mère, Marguerite, pour lui donner ses prévisions. Elle partait alors à vélo. »



Un moment de complicité avec Urbain Cazaux, au quartier général de La Gaubie



Tout ceci est d'ailleurs confirmé par Jeannette Pourré, qui a travaillé chez les Cazaux :

« Le docteur Cazaux était un homme de caractère, foncièrement bon et disponible. Il ne pouvait pas aller se coucher s'il lui restait encore une visite à faire. Il n'avait pas d'heure. Je me souviens d'une année où sa valise était prête pour partir en vacances. Un appel l'informa d'une urgence et il annula son départ et ses vacances. Marguerite était rouge de colère. C'était une femme qui avait du culot, elle était très courageuse. C'est elle qui faisait les ravitaillements du groupe clandestin de son mari, pendant les années difficiles. Et crois-moi, il en fallait du courage pour faire ce qu'ils faisaient tous les deux. Il effectuait aussi les accouchements avec elle. Lors d'un départ précipité à Ayrues, l'enfant se fit attendre. Il savait alors qu'il y avait un lit à disposition chez « la mère » Pourré. Moi, je me trouvais bien chez eux, j'y suis restée quarante ans. »

Georges était donc un sacré médecin de campagne, à l'époque où les gardes étaient ignorées et dans cette zone de montagne d'accès parfois difficile, il y avait plus de visites que de consultations. Il semble qu'au départ, il devait faire ses études à Santé navale, à Bordeaux, mais il aurait dû alors rester dix années comme militaire ou « rembourser » sa

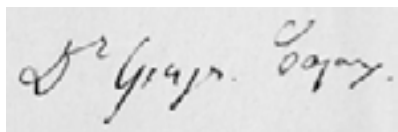
libération. Il fit donc ses études à la faculté de Médecine de Bordeaux et aussi deux années en fin de cycle à Toulouse. Comme par reconnaissance, le titre de sa thèse passée en 1942 est : « Barèges, station de réparation et de régénération osseuse ». Grâce à son fils René, j'ai pu lire ce document très rare. L'hommage traditionnel du dos de couverture m'a ému : « À mon père, à ma mère, à qui je dois ce que je suis. Faible témoignage de ma reconnaissance et de ma profonde tendresse pour les lourds sacrifices qu'ils se sont imposés. À mes maîtres de la Faculté de Médecine de Bordeaux, de la Faculté de Médecine de Toulouse, à mes amis, à mes camarades. ».



Ce jour de 1942, le président de thèse était Monsieur le Professeur Roques, Professeur d'Hydrologie thérapeutique et climatologique. L'avant-propos et la conclusion du document, rapportés ci-dessous attestent de l'homme qu'il était : « Nous ne saurions commencer ce modeste travail, sans exprimer à M.le Professeur Fourment, nos sentiments de gratitude, pour l'accueil toujours bienveillant que nous avons trouvé auprès de lui. Après avoir bien voulu nous inspirer le sujet de notre thèse, vous n'avez cessé, cher Maître, malgré vos occupations professorales, de nous aider et de diriger notre travail. Permettez-nous de vous adresser ici l'hommage de notre respectueuse reconnaissance. » Sans oublier son ami de la Résistance, il ajoute : « Nos remerciements vont également à M. Le Docteur A. Péré pour l'affection toute paternelle qu'il n'a cessé de manifester à notre égard. C'est auprès de vous, cher Docteur, que nous avons puisé les premiers enseignements de clinique pratique au chevet du malade. Il n'en a pas fallu davantage pour que vous fut acquise toute notre admiration. Veuillez accepter pour tout ce que nous vous devons, ce modeste témoignage de notre profonde gratitude. »

Au service historique de la Défense, Georges, Henri Cazaux figure dans la rubrique de la famille résistance FFI (Forces Françaises de l'Intérieur) au chapitre Titres, Homologations et Services pour faits de résistance. Médecin passionné par ce qu'il faisait, amoureux des relations humaines, celles de la montagne, il est décédé à Dax, le 8 mars 1982, à l'âge de 69 ans. Il venait de s'arrêter de travailler.

Un grand merci à son fils, René Cazaux, médecin comme son père et à Jeannette Pourré pour m'avoir permis de rapporter cette tranche de vie, maintenant écrite, que nous ne pourrions plus oublier.



Georges et ses deux fils sur sa grosse moto. René au milieu et Jean-Claude « Caco » devant

Lors du banquet annuel de l'Avalanche, à Super Barèges, Georges Cazaux et Marcel Lavedan, bien entourés, rient aux facéties de l'ami Laurent Honta dit « Tourtet » (de dos)

Sources : Archives et entretien René Cazaux - Thèse de médecine Georges Cazaux, 1942 : Barèges, station de réparation et de régénération osseuse. Photographies : Collection René Cazaux - Pierre Lavantès, banquet de l'Avalanche - Jeannette Pourré, par M. Pélégry

« DOCTEUR, UN CHEVAL VOUS ATTEND... » *

Par Catherine Foyer-Mora

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

C'est par ces mots que mon père, Pierre Foyer, qui n'était pas du tout un intrépide cavalier (bien que conduisant une 2 chevaux...) dû partir dans la nuit glaciale d'un hiver enneigé pour Gavarnie... Un coup de fil de l'unique cabine téléphonique du village l'appelait en urgence pour un accouchement...mais l'avalanche était tombée sans doute du côté du chaos de Coumély...l'interlocuteur l'attendrait de l'autre côté de l'avalanche avec un cheval pour le conduire auprès de la parturiente ! Telle était sa façon de pratiquer la médecine à partir de 1956 dans le Pays Toy.

Notre père est né à Paris en 1927, où il a intégré la Faculté de médecine.

Au début des années 50, il effectue son internat à l'hôpital du Havre, où il rencontre notre mère, infirmière. Pour son service militaire, il est envoyé dans une compagnie méhariste au sud du Sahara algérien. En effet, étant asthmatique, il avait demandé une affectation dans un environnement sec, très sec !

Notre mère l'y a rejoint et ils s'y marièrent en 1954.



Pierre Foyer en tenue de méhariste



Pierre et son épouse Yannick au Sahara

À leur retour, ils décident de venir s'installer en montagne, où le climat était meilleur qu'en ville...déjà !

Trois enfants agrandirent la famille : Catherine, Claude et Jérôme, tous très attachés au pays Toy. Sa thèse de médecine, présentée au retour du Sahara s'intitulait « Ostéopathie douloureuse avec fissures multiples et symétriques ». Déjà les prémices de l'intérêt pour tout ce qui est osseux...cela lui donnera le goût de la médecine thermale, notamment à Barèges. « Ces eaux font des miracles sur les os » avait-il l'habitude de dire ! Bien que piètre

bricoleur, il s'est beaucoup investi dans le plâtre... : c'était le début du ski dans nos stations, et les jambes cassées affluaient tous les hivers... Il a pratiqué la médecine générale avec une très grande disponibilité pour ses patients. « Les Toys sont durs au mal », disait-il. Aussi, quand il était appelé, c'était en général « sérieux ». Il se déplaçait en visites à domicile dans tout le canton, quelle que soit la météo, en 2CV, à pied, à cheval, et même en ski. Je me souviens ainsi l'avoir accompagné dans une visite skiée aux près Vignole, en haut de Barèges. Il aimait pratiquer les accouchements à domicile, ou accompagner les mères jusqu'à Lourdes si besoin. Il avait à cœur de suivre les malades et les personnes âgées le plus longtemps possible à domicile pour leur éviter l'hôpital...

Au début de sa pratique à Luz, de nombreuses familles d'origine paysanne n'avaient pas encore la Sécurité Sociale, et réglaient le docteur « en nature » : des légumes, des œufs, des poulets, lapins et même du gibier... Ma mère a dû apprendre à cuisiner l'isard, le sanglier et le faisan. Il laissait toujours les clés sur le contact de sa voiture, prête à démarrer...prête à être empruntée la nuit par des jeunes qui allaient danser à Barèges...

Il s'est aussi beaucoup investi dans sa fonction de Maire de Luz : sollicité par des jeunes Luzéens de tous bords, il a mené une liste apolitique, et ensuite de grands projets de 1965 à 1977. Bien que



n'étant pas un grand sportif, il martelait volontiers: « le sport, c'est la santé! » aussi, avec son équipe, il s'est évertué:

- à bâtir la piscine, baptisée à son nom de son vivant en 2018,

- à construire les terrains de tennis, sur lesquels il aimait jouer avec son ami « Mao », Georges le pharmacien de Barèges,

- à construire la station de ski de Luz Ardiden, avec Sassis, Sazos, Grust et Viscos

- sans oublier la gendarmerie ... qui sera bientôt transformée en maison de santé, et la rénovation des thermes de Saint-Sauveur etc.

Une de ses principales fiertés était le jumelage avec la ville allemande d'Höchberg, afin de contribuer à la reconstruction de l'amitié franco-allemande.

Notre père aimait Bach et le Jazz : nous en avons été biberonnés toute notre enfance : cela apaise et réjouit...Il n'était pas Toy, mais les Toys et lui se sont adoptés mutuellement, lui témoignant beaucoup de confiance et d'affection. Lors de ses dernières années, il arrivait parfois qu'en se promenant dans les rues de Luz, une dame âgée lui dise : « Bonjour Docteur, vous me reconnaissez ? Je suis Madame Untel ...vous m'avez accouchée en 1966... » Mon père répondait l'air malicieux « ah oui et comment se porte le Bébé ? »

*en référence au livre d'André Dufilho: « Docteur, un cheval vous attend, mémoires d'un médecin du pays basque ». André Dufilho était le frère de Mlle Dufilho, pharmacienne à Barèges Photographies : Catherine Foyer-Mora - Inauguration piscine de Luz, Philippe Leblanc, La Dépêche du midi, 7/07/2018.



Juillet 2018 - Entouré de ses enfants et petits-enfants, le maire Laurent Grandsimon procède au « baptême » de la piscine de Luz en présence du docteur Pierre Foyer. C'est Diego, le plus jeune membre de la famille, qui dévoilera la plaque nominale réalisée par Richard Mathis.

Une expression populaire française

Être au bout du rouleau

« Je n'en peux plus, je suis épuisé, au bout du rouleau ». Mais pourquoi le bout du rouleau pour dire que l'on est fatigué ? Au Moyen-âge, le rouleau sur parchemin (du latin rotulus parchemin roulé) est appelé « rôle » et servait principalement à dresser les listes de personnes (cf le rôle d'équipage pour les marins). Ces rouleaux de gens ont donné l'expression « à tour de rôle » (pour l'ordre donné sur la liste) et l'expression contre-rôles (contrôles) pour vérifier les listes. Ce qui a bien sûr donné le rôle de contrôleur. Ainsi que le rôle dans une pièce de théâtre (le texte que doit réciter le comédien). Aussi, est née l'expression être au bout de son rôle quand on a dit tout son texte, quand on a fini. Être au bout du rouleau se dit également au XVIIe quand on a épuisé ses économies, car l'argent était (et l'est encore aujourd'hui dans les banques) conservé dans des rouleaux de papier. Aujourd'hui, le sens est le même, mais s'est étendu à tout type de ressources physiques ou morales.

Source : Journal Estey Malin, Jean-Pierre Izard, 2024

LES PHARMACIENS DU PAYS TOY

Par Maurice PÉLÉGRY mauricepelegry@yahoo.fr

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

DES APOTHICAIRES ET HERBORISTES

aux Pharmaciens du pays Toy

Il faut rappeler que les études de Pharmacie étant interdites aux femmes jusqu'en 1860, l'herboriste est le plus souvent une praticienne issue d'un milieu humble, qui maîtrise l'art de soigner par les plantes en plus d'être infirmière ou sage-femme. La place de l'herboriste dans le système de soin est bien réelle, mais souvent confondue avec l'apothicaire, voire avec l'épicier, qui vendent aussi des plantes. Le 11 avril 1803, la loi établit donc un certificat d'herboristerie, délivré par les écoles de pharmacie. Mais à la fin de XIXe s., alors que la médecine scientifique progresse, la concurrence entre les pharmaciens et les herboristes s'exacerbe. Les feuillets juridiques se multiplient et le certificat d'herboristerie est constamment menacé. Finalement, les pharmaciens auront raison des herboristes. Dès le début de la Seconde Guerre mondiale, l'article de 1941 signe finalement l'arrêt du certificat. En France, la dernière herboriste certifiée, Marie Roubieu, s'est éteinte en 2018. Il est difficile de dater les premières installations d'officines du pays, car elles ne sont référencées qu'à partir de 1884. À qui appartenait donc l'enseigne « Pharmacie » inscrite ci-dessous, sur cette carte postale datant de 1930 ?



En bas de la route de Barèges, aussi appelée côte d'Arnaud, sur la façade de l'ancien bâtiment, en face de l'actuel « Mouton Noir » figurait deux enseignes, l'une avec le nom de Couméto et l'autre avec Pharmacie. André Baget me confirma l'existence d'une épicerie (parenté famille Castille), à l'emplacement du Café-Restaurant Mouton Noir actuel (sur la carte postale, charrette de droite stationnée devant). Il évoqua aussi l'existence d'un boulanger, Dominique Couméto. André a même gardé le souvenir d'un ruisseau qui traversait la place actuelle de l'Office du Tourisme pour alimenter directement la boulangerie Rondou, d'après lui et non Couméto. On voit sur la carte postale, une charrette, avec des sacs de farine vraisemblablement. Les deux boulangeries de cette époque à Luz, étaient Dominique Couméto et Alexis Vergez, rue du cotillon.

À côté, à qui appartenait donc cette pharmacie, très certainement la première officine du pays Toy ? D'après les annuaires professionnels de l'époque, les pharmaciens étaient les suivants : à Barèges : Claverie Paul (1885-1886) puis à Betpouey-Barèges (1895-1905) et ensuite Laurens (1910-1913). À Luz : Claverie Pierre-Alphonse (1884-1894), Victor Vignau (1897-1912), Gourrut-Bagnon (1912-1913) et Labedan (1914). Il faut noter qu'Alphonse Claverie a été maire de Luz, durant 13 ans (1871 à 1884), entre Romain Domec (1864) et le second mandat du Dr. Bernard Druène (1891-1872). Enfin, grâce à Denise Planté, que je tiens à remercier ici et à un croisement de photographies lui appartenant, on peut affirmer qu'il y avait à l'endroit du panneau pharmacie, le cabinet de Lucien Planté qui était médecin et pharmacien. Or, il n'était pas encore en possession de ses diplômes en 1924.

*Boulangers.
Coumètou Dominique, à Luz.
Vergez Alexis, rue du Cotillon.*



La famille Planté est à l'étage. Au rez-de-chaussée, à gauche de la porte d'entrée était la pharmacie (bien que la photo ne soit pas d'excellente qualité, nous avons pu déchiffrer les panneaux publicitaires en vitrine) et à droite le cabinet médical dont on aperçoit la plaque. Cet immeuble existe aujourd'hui, c'est le magasin « Ardiden Vélos », qui appartenait à Jean-Hugues Le Roux. La véranda de l'étage et les tours de fenêtres et de porte sont parfaitement reconnaissables.

En revanche, l'immeuble mitoyen a été démoli lors de la seconde municipalité Eugène Lons (1947-1965). Il y a eu d'abord à cet emplacement l'ancien Office du Tourisme et maintenant le bureau de l'ESF (École du Ski Français). Comme pour prendre leur revanche, les femmes pharmaciennes firent leur entrée au pays Toy, avec l'installation quasiment simultanée d'Yvonne Dufilho à Barèges, de Jeanne Flore à Luz-Saint-Sauveur et de Simone Baudichon à Esquièze-Sère. Enfin, Denise Planté prendra la relève à Luz, de 1985 à 2015.



Sources : Annuaire professionnel J.A Lescamela (1884-1914) - Site : [https:// école lmdrplam.com](https://ecolelmdrplam.com), 20/12/2022 - Photographies : Collection Denise Planté et M. Pélégry - Carte postale M.Pélégry

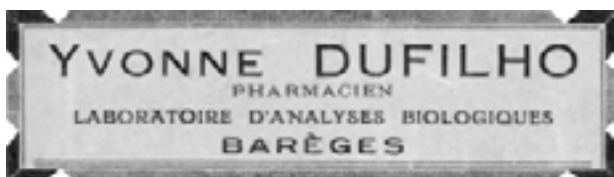
YVONNE DUFILHO

Pharmacienne de Barèges

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

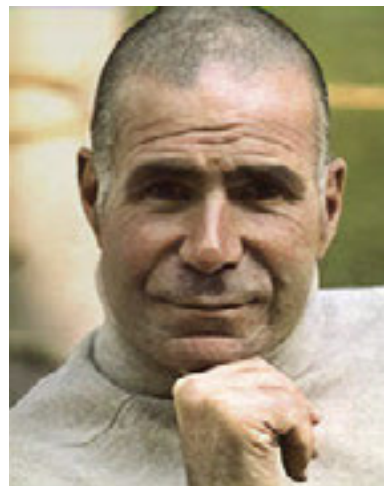
Le nom de Dufilho était surtout connu grâce à l'exceptionnelle carrière cinématographique et théâtrale du comédien Jacques Dufilho (1914-2005) : « L'histoire de ma vie commence comme un conte...d'apothicaires. Je suis issu d'une famille qui compte neuf pharmaciens. Le plus célèbre d'entre eux s'appelait Louis Joseph Dufilho, qui devint en 1816, le premier pharmacien diplômé de toute l'Amérique du Nord. En 1823, muni d'un diplôme français, il ouvrit, en plein cœur de La Nouvelle-Orléans, son officine, la Pharmacie française. »

Yvonne, Marie, Augustine Dufilho est née en pays d'Astarac, le 17/11/1908, à Mirande dans le Gers. Elle est la fille d'Eugène, Jean, Alexandre, Gabriel Dufilho (1883-1938), pharmacien installé rue d'Auch à Mirande et de Marie, Joséphine Peyrusse (1881-1965). C'est l'aînée de la famille. Son frère André, Guillaume (1911-2003) était médecin. Il a exercé à St Etienne-de-Baïgorry, Châtelailon plage avant de revenir au pays pour terminer sa carrière, à Mirande. Il est l'auteur d'un récit bouleversant : « Docteur, un cheval vous attend. » qui témoigne de la pratique d'une médecine totale, de 1937 à 1953, au Pays Basque, dans la rude, austère et belle vallée des Aldudes. Véritable succès, ce livre inoubliable est paru aux éditions de la Table Ronde en 1978. Après avoir tenu l'officine de Mirande quelques années, le père Eugène vendit sa pharmacie à un certain Douste-Blazy, grand-père du médecin cardiologue, ancien ministre et maire de Lourdes, Philippe Douste-Blazy. La famille Dufilho part alors s'installer à Bègles, en Gironde. C'est là que naquit, le fils cadet et célèbre comédien, Jacques Dufilho (1914-2005). Yvonne, la pharmacienne, fut formée par son père à la pratique des analyses médicales, dans le nouveau laboratoire qu'il avait acquis à Bordeaux. Eugène Dufilho exerçait aussi à la faculté de toxicologie de Bordeaux. Il était décrit comme un homme érudit, hors du commun, qui décéda jeune, à 55 ans en 1938.



Sources : Souvenirs pharmaceutiques de Jacques Dufilho, Revue d'histoire de la pharmacie, T.Lefebvre, Persée 2005 - Photographie : site Geneanet

Sa fille aînée Yvonne hérita du laboratoire d'analyses médicales. Comment est-elle arrivée à Barèges, je l'ignore ? Une chose reste certaine, elle tenait une officine qu'elle avait créée à Barèges, uniquement durant la saison thermale. Il arrivait que son frère cadet lui rende visite et à chaque fois, c'était un événement. Il est vrai qu'un homme de cinéma, de théâtre et de télévision avait plus de notoriété et de succès qu'une pharmacienne. Alors que j'étais adolescent, je me souviens l'avoir rencontré à plusieurs reprises, à Barèges, avec mes copains. Il n'était pas très accommodant et bien souvent, il nous faisait peur. En fait, comme au cinéma ou au théâtre, il jouait les mêmes rôles difficiles en nous croisant et il était toujours amusé de l'effet produit.



Il revenait souvent dans la pharmacie de Barèges, parce que c'est dans ce lieu d'apothicaire que se décida sa longue, riche et brillante carrière artistique. En effet, durant l'été 1938, il rencontra une actrice de

grande renommée, une certaine Madeleine Lambert, venue chercher ses médicaments. La comédienne lui recommanda alors de « monter à Paris » pour y rencontrer le grand metteur en scène Charles Dullin. La suite est maintenant connue de tous. Ce fut aussi la fin de la généalogie médicale et pharmaceutique de cette belle famille gersoise. Quant à sa sœur aînée Yvonne, elle cédera son officine à Nguyen Van Hoa, plus affectueusement appelé par les Barégeois, Georges ou même « Mao ». Yvonne Dufilho est décédée le 4/10/1985 à Bilhères, dans les Pyrénées-Atlantiques.

LA PHARMACIE DES THERMES ET DES AGRICULTEURS

Un siècle d'histoire entre les familles Baget et Le Roux

DOSSIER
SANTÉ
EN PAYS TOY

Plus de 800 km et 13 h de route séparent Luz-Saint-Sauveur de Lampau-Guimiliau, bourgade de 2000 âmes, de l'arrondissement de Morlaix, canton de Landivisiau. Autant dire que nous sommes en Bretagne et plus précisément dans le département du Finistère. C'est là qu'est né le 29/06/1888, Pierre, Laurent Le Roux, fils d'Hervé Le Roux, cultivateur à Mespant et de Marie-Yvonne Bothorel, sa légitime épouse. Pierre Le Roux deviendra pharmacien. Il épousera Denise Evrard, native d'Arlon, près des Ardennes, en Wallonie belge. Grâce à André Baget, encore lui, nous savons que le père d'André, Jean Baget acheta un bel immeuble du centre de Luz, à un conducteur des Ponts-et-Chaussées originaire de Trie-sur-Baïse pour une somme très élevée pour l'époque. Cette opération s'effectua entre 1920 et 1930 et fut enregistrée par Me Mouniq, notaire et maire de Luz. Pour supporter une telle acquisition, il n'y avait pas les banques d'aujourd'hui, donc impossible de solliciter un prêt ; il était donc indispensable de trouver rapidement des locataires solvables.



Le premier qui se présente est un certain Pierre Le Roux, breton d'origine et pharmacien et il installe la pharmacie des Thermes et des Agriculteurs à l'endroit du commerce qui deviendra plus tard le magasin Fotocolor, puis aujourd'hui le Rest'o.

Le fils de Pierre Le Roux, Hervé Sylvain, est né en 1927, dans l'immeuble Baget. Le recensement de 1931, indique que Pierre Le Roux, pharmacien, est chef de foyer avec son épouse

Denise, dans cet immeuble de Luz. Comment était-il arrivé à Luz ? Une hypothèse est avancée. C'est Armand Achille-Fould, député et « roi » des Hautes-Pyrénées, originaire de Normandie, qui plaçait des diplômés et des notables dans tout le département en leur demandant en contrepartie de devenir des agents électoraux. Pierre Le Roux était décrit comme un homme bon, un très brave homme serviable. Son épouse Denise, dame patronnesse, avait un caractère plus difficile.





En ce début des années 1930, il semble qu'il y eût deux pharmaciens à Luz : celle de Pierre Le Roux et celle du docteur Lucien Planté qui était médecin et pharmacien. Un jour Jean Baget, le propriétaire, obligé d'honorer le remboursement de sa dette, informe le pharmacien Pierre Le Roux de l'imminence d'une augmentation de loyer. Une dispute éclate alors. Après avoir passé six années au rez-de-chaussée de l'immeuble Baget (1927-1933), Pierre Le Roux transfère son officine, en face, et devient locataire du médecin Druène, père du colonel, à l'emplacement actuel du magasin de sport Oxygène.



Luz - Immeuble Baget : après la première pharmacie Le Roux, puis le magasin Fotocolor, c'est au tour du restaurant le Marmittou, rebaptisé depuis le Rest'O, de prendre enseigne.

Mais Pierre Le Roux était malade. Il attendait que son fils Hervé obtienne son diplôme pour lui confier la succession de la pharmacie. Entre-temps, Yvonne Baudichon, arrive à Esquièze-Sère, et crée la Pharmacie Nouvelle, en 1954, pendant les grands chantiers EDF. Hervé Le Roux, ses études terminées, avait succédé à son père Pierre. Cette création concurrentielle d'Esquièze le contrarie fortement, d'autant que les grands chantiers EDF arrivaient à leur terme. Redoutant une chute d'activité, il décide de repartir s'installer à Paris. Atteint d'un impitoyable cancer, Pierre Le Roux décède à Lourdes, le 23/06/1949. La pharmacie fut vendue à Mademoiselle Flor, une personne de bonne famille, qui venait de Parempuyre, au nord de la ville de Bordeaux. Elle procède à l'acquisition de l'immeuble, qui était longé par un petit chemin allant jusqu'à la gendarmerie. Néanmoins, les descendants de la famille Le Roux, Marie-Pierre, Fabienne et Jean-Hugues sont restés très attachés au pays Toy. Le fils Jean-Hugues tiendra longtemps le magasin « Ardiden Sports » de la place centrale du 8 mai, là où Lucien Planté avait installé son cabinet médical et sa pharmacie. Marie-Pierre, bien que résidant à Paris, passe rarement un hiver sans venir glisser sur les pentes de l'Ayré ou de l'Ardiden. Quant à Fabienne, née Le Roux, hélas récemment décédée à Lourdes, le 30/01/2025, elle avait épousé Jean Baget, fils d'André et petit-fils de Jean, le même qui s'était fâché avec Pierre Le Roux pour une augmentation de loyer ! Les Le Roux, qui avaient élu domicile et commerce en face, ont donc retraversé l'avenue de Saint-Sauveur, afin de rejoindre les Baget. Presque un siècle s'est néanmoins écoulé entre ces deux épisodes.

Sources : Entretien avec André Baget (août 2025) - État-civil des Archives 65 - Mémoire en images, Barèges, Pays Toy et Pic du Midi, Pierre Bèze, Ed.Alan Sutton, 2004 - Photographies Pierre Lavantès et M.Pélégry

JEANNE FLOR FLORENTIN

Pharmacienne de Luz

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

On l'appelait à Luz, Mademoiselle Flor. Jeanne, Héliane, Lydie, Elisabeth est née le 20/04/1922 à Parempuyre-Lagrange (Médoc-Gironde), de Flor Florentin Elie (1891) brigadier des douanes, né à Lesparre-Médoc, en 1884 et de Gabrielle Goffre, née au Pian-Médoc, le 28/01/1896, tous deux domiciliés à Parempuyre. Les racines de cette pharmacienne de Luz étaient donc issues de la région au nord de Bordeaux, le Médoc. Cet état-civil a été rectifié par décision du Procureur de la République de Bordeaux, en ce sens que le nom patronymique de l'intéressé sera Flor, au lieu de Flor

Florentin et que le père sera porté comme étant Flor Florentin, Elie au lieu de FLOR FLORETIN Elie. Avant de rejoindre Luz, et j'en ignore la raison, elle avait tenu une première pharmacie à Bordeaux. À Luz, elle rachète l'officine d'Hervé Le Roux. Par la suite, Jeanne Flor est restée au pays Toy jusqu'à la fin de sa vie. Elle est décédée à Lourdes le 23/04/2012. À Luz, le magasin actuel qui fait office de conciergerie et de commerce artisanal, et qui se situe à l'ancien emplacement de la pharmacie a conservé le nom de Mlle Flor.



Un joli petit chemin privé longe l'ancien bâtiment Druène et rejoint l'ancienne gendarmerie. Il est appelé le passage Flor. Il permet aussi de garder en mémoire le patronyme de cette pharmacienne de Luz.



Enfin, le balcon en fer forgé, au-dessus du magasin Oxygène, orné d'un D en son centre, témoigne que cet immeuble a bien appartenu à la famille Druène.

Sources : Archives départementales de la Gironde - Acte de naissance, mairie de Parempuyre

HOMMAGE À MAMAN

Simone Baudichon par son fils Jean-Pierre

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY



« Maman, Simone Baudichon, était née le 30 juin 1923 à Saint-Chamond dans la Loire. Née Vergier, elle avait deux sœurs Juliane et Monique. Son père Jean, qui était employé dans la sidérurgie, et sa mère Julia qui était institutrice, les ont élevées là-bas jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Ma grand-mère, qui était une femme très forte de caractère, a décidé pendant la guerre de quitter cette région pour protéger ses filles, et elle est partie avec ses trois filles pour vivre à Arcachon pendant que son mari continuait à travailler à Saint-Chamond. Maman a suivi ses études de pharmacienne à Bordeaux pendant la guerre. Elle rentrait à Arcachon une fois par semaine, et elle a alors connu, la peur au ventre, les arrêts de train dans la nuit en rase campagne, toutes lumières

éteintes, pour éviter les bombardements... À plusieurs reprises, elles viendront alors toutes les quatre en vacances dans la vallée de Luz, en louant à Betpouey. Les souvenirs de cette époque lui étaient très chers. C'est à cette période que Maman, surnommée « Monette » dans la famille, a découvert la montagne, en allant notamment au Pic du Midi. À l'époque, elles partaient à pied le soir de Betpouey, et montaient dans la nuit pour arriver au Pic du Midi au lever du soleil. Le camion dans lequel elles avaient pu se réchauffer au col de Sencours faisait partie des souvenirs que sa sœur Juliane aimait raconter avec elle. À la fin de ses études, elle a fait plusieurs remplacements dans des pharmacies du Sud-Ouest. À l'époque, il n'y avait qu'une seule pharmacie à Luz et dans tout le pays Toy. Maman décida alors de créer une nouvelle pharmacie à Esquièze, qu'elle ouvrira environ en 1954 et qu'elle appellera « Pharmacie Nouvelle ». Les débuts furent difficiles, car issue d'un milieu très modeste, elle avait des moyens très limités. C'est en se privant de beaucoup de choses qu'elle est alors arrivée à constituer peu à peu un stock de médicaments lui permettant de fonctionner. Peu de temps après, en 1956 sa sœur Monique décède des suites d'un accident d'alpinisme dans le massif de la Meige. Un jour, un homme un peu frileux s'est approché du petit poêle qu'elle avait dans la pharmacie, et a trouvé qu'il était bien à discuter avec elle. C'était Edmond Baudichon, commissaire de police, qui était alors au centre de vacances de ski alpin de l'armée de l'air à Barèges. Il s'est rapproché d'elle et ils se sont mariés le 12/07/1958. Deux ans après, Maman m'a mis au monde en décembre 1960, un jour où une tempête de neige faisait rage, et où le trajet jusqu'à l'hôpital de Tarbes dans sa 4 CV Renault est resté dans la mémoire de Maman et de Papa qui la conduisait. Je fus son seul enfant.



Une douzaine d'années plus tard, nous faisons la dernière balade en montagne que ma grand-mère a pu faire, c'était à Ets Coubous, avec Maman et Juliane. Cette sortie est restée gravée dans nos mémoires. Les quelques semaines d'été passées chaque année avec Maman et Papa à l'île d'Oléron, dans la maison construite modestement par mon grand-père paternel avec du sable de la plage, permettaient à Maman de prendre un repos annuel bien mérité. Les trajets jusque là-bas en 4 CV Renault et en 203 Peugeot étaient à l'époque une aventure pour tous les trois. Pendant toute mon enfance, mon adolescence, les années qui suivirent, et au de-là, Maman m'a tout donné : son amour, sa protection, son dévouement sans limite... Elle a toujours essayé d'arrondir les angles dans un foyer qui n'a pas toujours été facile pour elle. Simone était une femme gaie, bienveillante avec tous, et généreuse.



1989 - Edmond et Simone Baudichon

Elle prenait des nouvelles de tous avec beaucoup de compassion et essayait toujours de réconforter de son mieux ceux qui traversaient des moments difficiles, sans se plaindre d'elle-même. Au cours de toute sa carrière de pharmacienne, elle a essayé d'aider au mieux tous les habitants du pays Toy qui en avaient besoin. À l'époque, elle faisait souvent les piqûres à ses clients pour les dépanner. Pendant plusieurs dizaines d'années, il y a eu une sonnette de nuit qui permettait d'avoir directement des médicaments à toute heure en cas d'urgence, et j'ai encore le souvenir du bruit des pas de Maman lorsqu'elle descendait précipitamment dans l'escalier pour servir ses clients en pleine nuit. De 1956 à 1986, elle a toujours été locataire du même appartement modeste au-dessus de sa pharmacie. En 1983 elle accède à la propriété d'un terrain dans le lotissement des Deux Églises à Esquièze, où elle fera construire sa maison en 1985, et où elle déménagera lors de la vente de sa pharmacie, afin de rester en pays Toy jusqu'à la fin de ses jours.



Esquièze 1988 - Simone Baudichon et son fils Pierre

Elle y vivra une retraite heureuse de 1986 jusqu'en 2016, donc environ 30 ans. Edmond, son mari, décède en 1996. Maman vivra donc ensuite 20 ans toute seule dans sa maison. Juliane, sa sœur, qui vivait loin d'elle à La Ferté-Saint-Aubin, mais avec qui elle était très proche, s'appelant au moins trois fois par jour, décède en 2014. Cette disparition, après celle de son mari, crée un vide énorme dans sa vie que j'essaye alors de combler en l'appelant à mon tour très souvent. En mars 2016, donc à l'âge de 93 ans, des problèmes de santé la conduisent à l'hôpital et entraînent une dépendance qui ne lui permet plus de retourner vivre dans sa maison. En avril 2016, elle s'installe aux Ramondias dont elle ne repartira plus. Maman habite alors désormais dans l'enceinte de Notre Dame de l'Espérance où sa propre Maman avait été institutrice pendant quelque temps il y a très longtemps. En 2023, Maman fête ses 100 ans aux Ramondias en présence de toute sa famille, heureuse et en toute lucidité, trempant ses lèvres dans la Clairette de Die et dévorant son gâteau mousse. En février 2024, sa santé se dégrade à la suite d'une mauvaise grippe, et s'ensuit des périodes fluctuantes.

Dimanche 23 juin, lorsque j'arrive des Alpes pour passer une semaine pour lui tenir compagnie, elle est très faible, et elle ne s'alimente presque plus. Elle me dit alors à plusieurs reprises « je ne peux plus ». Maman aurait eu 101 ans hier dimanche 30 juin, mais mardi dernier 25 juin elle s'est éteinte à 19 h 05. J'ai eu la chance d'être là et de lui tenir la main lorsqu'elle est partie. Pendant les huit années qu'elle a passées aux Ramondias, et habitant pour ma part dans les Alpes, j'ai essayé de venir la voir quelques jours au moins tous les 3 mois pour essayer de lui rendre tout l'amour qu'elle m'avait donné, mais c'était impossible, tellement elle avait fait pour moi. Maman, je te demande pardon. Depuis très longtemps, et bien avant qu'elle rentre aux Ramondias, Michelle Castagné était devenue son ange gardien avec l'aide de son mari Patrick. Michelle l'a accompagnée pendant de très nombreuses années, jusqu'au bout, et je l'en remercie du fond du cœur. Je tiens à remercier personnellement Jean-Daniel Morigny qui a sauvé Maman à de nombreuses reprises pendant ses vingt dernières années. Il avait été stagiaire à la pharmacie pendant ses études de médecine, et sa maman Madeleine avait pris le relais pendant plusieurs années pour aider Maman à la pharmacie. J'ai une pensée très émue pour Henriette Péré, qui a été ma Nounou pendant très longtemps, et qui a aidé Maman pendant plus de 25 ans. De par son travail Maman connaissait beaucoup de monde de la vallée, mais en vivant jusqu'à plus de 100 ans elle a vu disparaître peu à peu tous les membres de sa génération, et souvent des plus jeunes, dont son amie Martine Soré qui a toujours tenu une place particulière dans son cœur. Je remercie tous ceux qui sont venus accompagner Maman au départ de son grand voyage, et toute notre famille se joint à moi. Seigneur, je voudrais que tu prennes bien soin de Maman, et que tu lui donnes tout le bonheur qu'elle a mérité et qu'elle n'a pas eu sur cette terre. Paix à l'âme de Maman. Adieu Maman. »

Jean-Pierre Baudichon
pierre.baudichon@wanadoo.fr

DENISE PLANTÉ

Dernière pharmacienne de Luz

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY



Denise est la dernière pharmacienne de la ville de Luz. Elle est l'une des descendantes de la grande famille Planté que nous avons décrit dans cet exemplaire.

La trilogie du bonheur : le palmier, la belle église de Sère et le beau Viscos. Le tout face aux balcons de Grust et de Sazos, le village de sa maman.

Photographie : Maurice Pélégry

Son grand-père, Pierre, Paul Planté (1900-1958), était instituteur, ce fut d'ailleurs l'instituteur d'André Baget. Il épouse, le 5 septembre 1923, à Barèges-les-bains, Marie, Anna, Jacqueline Sabathié (1896-1964). De cette union naquit le père de Denise, Louis, Armand Planté (2025) qui prit comme épouse Julie, Eugénie Soubercazes de Sazos (1927-1999). Lors de notre rencontre avec Denise, son frère Pierre, résident d'Esterre, est arrivé en cours d'entretien. Sympathique et jovial, il a l'art de raconter un grand nombre d'histoires, toutes aussi croustillantes les unes que les autres. Entre autres, le rappel de l'affiche que possédait le facétieux Dupont de la cave du même nom, qui recommandait : « Ne buvez jamais d'eau. », ou ce brave homme croisé dans la pharmacie de sa sœur, venu demander : « un caradet de présure » pour faire le fromage, en ayant tout simplement traduit à sa façon, « u caradet », le caradet étant un petit flacon. La maman de Denise, Julie, Eugénie voulait que sa fille, soit aide-ménagère. Elle va donc à l'école primaire de Luz, puis rejoint le lycée Marie Curie, à Tarbes. Comme elle avait d'excellents résultats, on conseilla à ses parents qu'elle continue ses études. Elle passe alors un baccalauréat S et poursuit, à Toulouse, des études de Pharmacie. Elle fait d'ailleurs son premier stage dans l'officine de « Mao » comme tout le monde l'appelait à Barèges, chez Georges N'Guyen Van Hoa. Sa maman voulait une fille aide-ménagère, elle aura une pharmacienne. Diplôme en poche, Denise profite d'une opportunité et obtient son premier poste à Oloron Sainte-Marie. Puis elle revient à Luz, tout d'abord comme assistante dans la pharmacie de Mademoiselle Flor, avant de reprendre à son compte cette officine en 1985. Elle y restera trente ans, jusqu'en 2015, année où elle cède son affaire à Jean-Marc Montbroussous, qui s'installe à Esquièze-Sère. Il faut préciser qu'entre temps, le pharmacien d'Esquièze, Monsieur Montané, avait pris la suite de Simone Baudichon, avant de céder également son enseigne. Depuis 2015, il n'y a donc plus qu'une seule pharmacie dans le canton, puisque celle de Barèges, après quatre propriétaires, a été fermée par Monsieur Canac. Cette seule pharmacie est à Esquièze-Sère, à l'ancien emplacement de l'ancien café et quillier Abescat, puis du salon de coiffure « Martinou » Vergez. Le magnifique bâtiment Druène, de l'avenue de Saint-Sauveur, après avoir fait « officine » pendant plus de 7 décennies est maintenant l'emplacement du magasin « Oxygène ». Seul le store du bâtiment mitoyen du café de l'Europe, rappelle le nom de Mlle Flor. Il faut dire que Denise Planté a vécu l'évolution et la mutation du métier de pharmacien durant toute cette période. Entre son installation en 1985 et la cession en 2015, elle ne faisait pas le même métier. L'herboristerie et la « petite » pharmacie sont devenues beaucoup plus chimiques et le rôle de conseil a progressivement été substitué par l'incontournable ordonnance. Comme elle l'était auprès de ses clients, Denise incarne la gentillesse et le calme. Elle donne l'impression d'être sans soucis et surtout elle est heureuse d'être restée au pays : « Pourquoi veux-tu que j'aille ailleurs, ici je suis bien et j'ai tout ce qu'il me faut, le ski, la montagne. ». En 1900, il y avait plus d'une centaine de Planté dans le canton. Aujourd'hui, il n'en reste que trois : Denise, son frère Pierre et Patrick, un cousin, fiers de prolonger l'histoire de ce nom enraciné en pays Toy.

GEORGES, LOUIS-MARIE NGUYEN

Pharmacien à Barèges - Par Nam Son NGUYEN

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

Georges, Louis-Marie NGUYEN, de son prénom vietnamien Van Hoa a été pharmacien à Barèges de 1968 à 1976. Le prénom Van Hoa signifie en vietnamien « placide ».



Né à Long Xuyên le 5 avril 1939, dans le delta du Mékong, ce petit fils de mandarin, gouverneur de la province, était le fils d'un riche industriel pharmacien, formé dans les années 30 à Bordeaux, et d'une riche héritière, descendante du plus célèbre philosophe des Lumières vietnamien, le grand érudit Pétrus Truong Vinh Ky.

Van Hoa, aussi connu dans la vallée sous le surnom de Mao, n'a pas choisi le pays Toy par hasard.

Arrivé en métropole à l'âge de 15 ans pour éviter la conscription et faire ses études, Van Hoa passait régulièrement ses vacances en villégiature à Biarritz dans l'appartement de la cousine de sa mère sur la pointe du phare. En 1956 il visita pour la première fois le pays Toy et le site de Gavarnie. C'est à cette occasion qu'il découvrit le col du Tourmalet et le village de Barèges, repérant une prochaine destination de vacances possible pour sa maman avec l'opportunité de venir y prendre les eaux.

Grand sportif, amoureux de l'immensité des espaces et de la nature, après avoir brillamment obtenu son doctorat, Van Hoa commença à rechercher une petite officine éloignée des grandes villes et qui soit idéalement située en montagne, dans les Alpes ou dans les Pyrénées. Il souhaitait pouvoir gérer son emploi du temps à sa guise et fermer l'officine au moins 4 mois dans l'année, afin de retourner voir sa famille au Viet Nam, en prévision de la reprise, à terme, des industries pharmaceutiques de son père.

L'Histoire et la destinée en ont décidé autrement.

Sa rencontre à Barèges avec Yvonne Dufilho, la sœur du célèbre comédien, le convainquit de reprendre la pharmacie de Barèges. Un télégramme et un virement



cash plus tard (merci papa...), Van Hoa put organiser sa relocalisation de Paris à Barèges et progressivement se faire adopter par l'ensemble des habitants du village, en particulier les notables et ses confrères du milieu médical et paramédical dans le pays Toy avec notamment le professeur en médecine Fourment, le docteur Pierre Foyer, les pharmaciens Hervé Leroux et Mlle Flor, le dentiste Jean-Claude Defigeas, les différents médecins et kinésithérapeutes des établissements thermaux...

Une amitié forte et déterminante le lia avec « l'homme de Barèges », Urbain Cazaux, éternel maire du village de 1946 à 1979 qui lui survécut. Urbain Cazaux nourrissait l'espoir de convaincre Van Hoa de s'investir un peu plus en politique. C'est dans ce cadre que Van Hoa accepta la présidence du syndicat d'initiative et développa plus spécifiquement les activités tennistiques où il excellait, ainsi que le lobbying près de la fédération française de cyclisme afin de maintenir le col du Tourmalet comme étape incontournable du Tour de France, aujourd'hui encore avec le 86ème franchissement du col en 2025 (un record absolu, aucun autre col des Alpes ou des Pyrénées n'égale cette fréquence).



Les grands sportifs de l'Avalanche ont initié et fait progresser Van Hoa dans la découverte des joies de la montagne. Au-delà du ski alpin, ce fut l'escalade et le ski de randonnée. Grand intellectuel, Van Hoa commençait toute discipline par la lecture exhaustive et annotée de plusieurs manuels avant de s'équiper puis de se mettre à la pratique, où il finissait par exceller.



À la fin des années 60, Barèges comportait un grand nombre de figures et personnalités fantasques et truculentes, sans omettre des curistes réguliers issus de très grandes familles de l'ensemble de la région. Le thermalisme très actif et la riche



fréquentation des stations ont encouragé l'installation de grands professionnels du secteur médical. Cet

écosystème autoporteur contribuait lui-même aussi à la réputation des stations thermales.

Van Hoa imposa son « rythme loisir » aux habitants et curistes, la pharmacie étant ouverte en saison hivernale en fonction de l'état d'enneigement et de la météo tout au long de l'année. Pourvu qu'une journée soit propice à une sortie en ski alpin, du ski de randonnée ou une virée en escalade, la pharmacie fermée ne rouvrirait que « vers 15h30 », voire plus tard... une indication « le pharmacien est sur les pistes » pouvait venir apporter une petite précision ambiguë... Était-il aller porter les premiers secours ?



Van Hoa ne prêtait aucune attention aux aspects matériels et matérialistes. Été comme hiver il circulait en jeans, chemise et claquettes-sabots style Birkenstock. Son anorak bleu roi était raccommode avec du sparadrap, sans que sa femme, très bonne couturière au demeurant, ne

puisse l'en faire déroger, le pharmacien déclarant qu'avec le sparadrap, il se rendait évidemment plus visible dans la cadre de sa fonction...

Parfois, les années psychédéliques aidant, Van Hoa s'est essayé à quelque forme de créativité pour agrémenter la vitrine de la pharmacie, notamment au moment des fêtes de fin d'année, en écoulant les eaux de Cologne maison dont il a conservé secrète la formule... : un bon moyen de donner envie d'acheter quelques cadeaux originaux, mais aussi d'arrondir le chiffre d'affaires de la pharmacie avec la vente des produits de parapharmacie.

Privilegié de naissance Van Hoa était foncièrement altruiste et généreux. Tout comme humainement il souhaitait être convivial et accessible, il concevait l'exercice de sa profession comme un moyen de prendre soin des autres. Il dispensait donc aux habitants des soins dépassant ses attributions, de manière gracieuse (prélèvements, injections, préanalyses ou pré-diagnosics...).

Il pouvait cependant être un peu plus filou vis à vis des personnes de passage, notamment en automne à l'époque de la cueillette des champignons... Fin mycologue et très bien documenté, il préconisait la plus grande prudence aux cueilleurs mal avertis et n'hésitait pas à conserver, pour lui-même et ses nombreux amis de passage, le produit d'une cueillette un peu moins ordinaire mais néanmoins totalement comestible, afin de régaler la cantonade d'une bonne omelette cuite dans l'âtre de la cheminée, accompagnée des incontournables côtelettes de chez Sabathié...

Van Hoa a donc profité et su faire découvrir et aimer le pays Toy à l'ensemble de sa famille et de ses innombrables amis pendant 8 longues années.

C'est en souhaitant initier un de ses amis, parrain de son fils, et sa propre femme, au ski de randonnée, qu'une belle matinée ensoleillée, le 24 février 1976, il y aura prochainement 50 ans, il a trouvé la paix dans le couloir d'avalanche qui part du col de l'Ayré vers le plateau lumière.

« Mao » était parti en toute confiance, la veille, un groupe de 15 skieurs de randonnée de l'UCPA ayant fait la course sans encombre. Étant le plus expérimenté c'était donc lui qui faisait la trace. Plus exposé il dévissa sur une plaque à vent, emporté sur 1000 mètres de dénivelé abrupt dans le couloir d'avalanche. Rencontrant une souche d'arbre dans la chute, il mourut le crâne défoncé par un choc violent. Sa femme et son ami furent très rapidement arrêtés dans leur chute par des sapins.

Une messe commémorative des 50 ans du décès de Van Hoa aura lieu en l'église de Barèges le mardi 24 février 2026 (horaire à préciser), ainsi que le dimanche 22 février précédent en l'église de Luz-Saint-Sauveur à 11h.

VICTOR VIGNAU Apothicaire ou pharmacien & Angèle Lepault-Rinuy sur les pas de son oncle Par Philippe CARRÈRE

**DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY**

La famille Vignau fut une grande famille au XIX^e et au début du XX^e siècle à Esquièze .

J'aurai l'occasion de vous en relater l'histoire dans une future publication.

Parmi les nombreux enfants de Marcel Vignau (1828-1894) et de son épouse Maria Coméra-Lamarque, Grégoire dit « Victor » (1867-1912) fut un des premiers si ce n'est le premier pharmacien de Luz pendant une douzaine d'années de 1898 à 1910. Il laissera comme nous allons le voir, une empreinte de son activité professionnelle débordante.

À cette époque cette profession était en pleine évolution. Entre l'apothicaire herboriste d'antan, les dernières découvertes médicales comme la théorie des germes de Pasteur et l'industrie pharmaceutique qui pointait son nez, les pratiques officinales étaient peu à peu marginalisées. Néanmoins, entrepreneur visionnaire et opportuniste, il se lance dans la fabrication et la vente de produits à base de plantes de montagne conscient de l'impact positif que pouvaient avoir sur les touristes des préparations issues d'une nature si belle et généreuse.

Il élabore ainsi plusieurs produits « pharmaceutiques » et « hygiéniques » s'appuyant sur les vertus des plantes poussant dans le cadre somptueux de Gavarnie et de ses environs (Vallée d'Ossoue).

- Une poudre et une pâte dentifrice.
- Des pastilles énergisantes pour les touristes sportifs à base de café et de Kola (la noix de kola a la propriété d'augmenter le rythme cardiaque).
- Une eau de toilette la « Lavandine ».

Ces produits étaient vendus dans son officine de Luz qui se situait avenue de Saint Sauveur à l'emplacement de celle de Denise Planté que beaucoup d'entre nous ont connue (magasin Oxygène actuel) et dans les principaux hôtels de la vallée, à l'exception des pastilles à la kola disponibles exclusivement en pharmacie.

Un peu plus éloigné du monde médical, quoique l'alcool avait à l'époque des vertus thérapeutiques et sportives qui nous échappent aujourd'hui, il élaborait une liqueur nommée « Amer Barégeois aux plantes de Gavarnie ». Cette boisson était concoctée à base de kola et de gentiane infusée ou macérée dans l'alcool et probablement quelques autres végétaux ou écorces glanées dans la montagne. Il proposait aussi « l'Élixir de Gavarnie » macération de plantes dans de l'armagnac et non dans de l'alcool « ordinaire » comme il était formellement précisé dans la notice. Son « Moka-Kina » était un vin qui contenait du café, de la coca et du quinquina.

La recherche pharmaceutique à l'époque n'avait pas encore tiré les principes actifs des composants de ses préparations, comme la quinine du quinquina qui fut découverte quelques années plus-tard. En revanche les vertus balsamiques, stimulantes, antiseptiques et toniques de la plupart de ces extraits de végétaux étaient connues et indéniables. Toutefois la présence d'alcool et surtout sa recommandation pour l'usage sportif est beaucoup plus contestable vous en conviendrez.

Mais c'était une autre époque.

Témoignage d'une conception moderne de la publicité s'appuyant sur l'image d'un pays authentique et sain, cette affiche avec cette mise en scène de paysans descendants du cirque de Gavarnie, tirée d'une photographie, œuvre de Jean Sempé son beau-frère ou de son neveu Bernard.

Je possède encore le négatif sur plaque de verre de ce tirage. Victor avait mis le paquet sur la publicité : une carte



postale et une affiche en carton épais pour l'Amer Barégeois (dont il me reste un exemplaire de chaque) plus un petit dépliant résumant ses préparations, illustré de gravures en noir et blanc.



Ci-contre une notice résumant les préparations de la pharmacie Vignau. À droite un petit texte louant la beauté du cirque de Gavarnie et de sa nature.



Avec grandiloquence Victor Vignau décrit ses parois abruptes, ses glaciers et sa cascade, cette dernière qualifiée en bon gascon de « la plus haute du monde ». Au risque de blesser la fierté des Toys, notre belle cascade avec ses 422 mètres n'arrive qu'en quatre-vingt



Enfants s'amusant autour d'un bidon fictif d'Amer barégeois (à gauche Paul Sempé 1907 ?)



Couple de paysans ayant servi de modèle pour l'affiche « Amer Barégeois »

huitième position, la plus haute étant celle du « Salto Angel » au Venezuela (979 mètres plus du double). Il voulait sûrement dire « de France » ! (si on excepte l'Outre-mer). Nous pardonnerons cette exagération qui avait pour but à juste titre, de convaincre les touristes que des produits puisés dans cette nature puissante leurs procureraient santé et vigueur.

Toute bonne idée étant enclin à être imitée, comme en témoigne cette affichette, un rival toulousain sans vergogne vint sur les terres Toyes

concurrencer les produits Vignau en se servant pour image publicitaire de ces chers Templiers, qui toutefois n'ont rien à voir comme nous le savons avec l'histoire de Luz ou de Gavarnie. Nul doute que notre pharmacien a dû voir rouge, mais les affaires sont les affaires.



Boîtes métalliques joliment décorées aux noms évocateurs de nos Montagnes (Photos Geneviève Laurent)

Victor Vignau décéda en 1912 (à 55 ans) près de Bordeaux. Avait-il cédé son affaire et les formules de ses préparations ? Quelques décennies plus tard Mademoiselle Flore puis Denise Planté reprendront l'emplacement jusqu'en 2016 quand François Héche y installera son magasin Oxygène.



Très belle famille Vignau de Luz. On distingue sur la gauche, seul sur le porche, Victor Vignau, le pharmacien.

Angèle Lepault-Rinuy

Le 20 janvier 1921, presque un an après son mariage Octavie Rinuy-Vignau, une des sœurs de Victor, donna le jour chez son beau-frère Jean « en la maison Sempé » à Luz, à de vraies jumelles : Angèle et Gisèle. L'histoire ne dit pas précisément pourquoi en ce lieu alors que la famille habitait Esquièze, mais nous pouvons supposer que l'accouchement s'annonçait difficile, la future maman a d'ailleurs failli perdre la vie. Le docteur (Sabail, Macrez... ?) ou la sage-femme (Audréou, Dupré ?) auront préféré l'endroit plus proche de chez eux pour intervenir au plus vite. A noter que ce mois de janvier fut relativement doux et sec, donc pas de neige dans les rues de Luz, ce qui aurait pu perturber les déplacements (source archives Météo France).

Cette naissance fut un tel événement que tout Luz en a parlé, même le curé en chaire durant son sermon le dimanche suivant !

Angèle s'engagea plus tard en pharmacie sur les pas de son oncle Victor. Pendant ses études à Toulouse elle rencontra son futur mari Robert Lepault. Mariés en 1945, ils s'installèrent dans la région parisienne où ils participèrent à la création d'un laboratoire pharmaceutique français important (Laboratoire Charles Roux devenu Jouveinal: avec les produits Debridat, Pivalone, Eau Précieuse, tisanes Herbesan).



Angèle Lepault-Rinuy



Robert Lepault

Hasard et coïncidence de la vie, notre président Maurice Pélégry eut l'occasion pendant son parcours professionnel de vendre les produits de ce laboratoire qui fut racheté plus tard par le groupe « Pfizer » chez qui il fit carrière.

Angèle et Victor sont donc deux personnalités de plus à rajouter au Panthéon des praticiens disciples de Galien nés en Pays Toy.



Les jumelles
Angèle et Gisèle

Avec le concours précieux de Geneviève (fille d'Angèle Lepault) et de Gilles Laurent.

Sources : Archives photographiques et souvenirs Geneviève Laurent - Documents et Photographies Carrère / Sempé - Geneviève Laurent et M.Pélégry.

LES AUTRES ACTEURS DE SANTÉ Du pays Toy

Par Maurice PÉLÉGRY mauricepelegry@yahoo.fr

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

Dentistes

Les deux premiers dentistes du département furent installés à Lourdes en 1911 (Roumégoux et Tourtel). Il semble que le premier cabinet dentaire de Luz fût dans le bâtiment devenu plus tard, la perception. Le dentiste était un certain Monsieur Subergie. Par la suite, et à l'arrivée des grands chantiers EDF, un peu avant les années 1950, il y avait un cabinet dentaire, dans la montée gauche de la côte d'Arnaud, juste avant la grande maison construite par l'entrepreneur. Il s'agissait de Pierre Geay, originaire de Poitiers. Ses deux parents étaient instituteurs. À l'arrêt des chantiers, ce cabinet a



été repris par André Baget, qui avait obtenu son diplôme à Bordeaux en 1953. Mais il exerça très peu à Luz. André était passé par Arreau, pendant 5 ans, à la suite du Dr. Darrieumerlou. Personnage précieux, mémoire vivante et indispensable de toutes ces années, André Baget me rapporte d'ailleurs une anecdote croustillante. Son

diplôme en main, son père Jean l'accompagne pour postuler à Tarbes chez Madame Michel qui avait un cabinet dentaire important et réputé place de Verdun.

Cette dame, qu'il nomme avec humour la mère Michèle lui dit alors : « Maintenant que vous êtes dentiste, vous voulez essayer de travailler. Mais vous n'avez jamais travaillé parce que vous sortez de la faculté, aussi, je peux vous embaucher, mais je ne pourrai pas vous payer, car vous n'avez aucune expérience ! ». Par la suite, André, rejoint Argelès-Gazost où il exerce, près de la rue de la Péguille, pendant plus de vingt ans. Bien implanté en Lavedan, il est aussi conseiller municipal et assiste aux célèbres joutes entre les deux médecins locaux, Coiquil et Pérus. Puis, il rejoindra Bordeaux, jusqu'à sa retraite. Michel Bianchi, lui succéda à Argelès-Gazost. Quant au cabinet de Luz, il fut repris par le sympathique Dr. Jean-Claude Defigeas, tristement décédé en 2017. Jean-Claude Defigeas était très investi dans la vie locale, conseiller municipal et aussi signataire du premier jumelage avec Höchberg. Avec son épouse Danielle, ils ont contribué pendant des années au développement des relations entre les deux bourgades. Adjoint au maire, il a aussi présidé le Syndicat des thermes de Saint-Sauveur. Il était un grand amoureux de la nature et du pays Toy, chasseur et pêcheur reconnu, passionné par l'élevage des pigeons et des ovins. C'était un homme d'engagement et de conviction et comme dentiste, il a soigné des générations de Toyés et de Toys. Après lui, il y aura toujours un dentiste installé à Luz.

Vétérinaire

Aucun vétérinaire n'a été installé au pays Toy. Le premier inscrit à Argelès-de-Bigorre, fut Henri Laborde (1886-1909). Il est ensuite identifié à Argelès-Gazost (1898-1909). Plus personne n'exerce de 1909 à la Première Guerre mondiale.

Sage-Femmes

Dans nos montagnes, la matrone a longtemps été présente aux côtés des femmes enceintes. Elle ne bénéficiait pas de formation et elle était choisie par la communauté, en fonction de la confiance qu'elle inspirait. Dans de nombreux actes de l'état civil, notamment les actes de naissance, c'est non le père, mais la matrone qui venait déclarer à la mairie, la naissance de l'enfant. La sage-femme prendra le relais.

Dans les esprits, c'est elle qui donnait la sagesse aux femmes, qui les aidait à devenir mère.

La tradition imposait la présence de la mère, lors de l'accouchement de la fille. Dès 1884, à Luz et à Esquièze-Sère, deux sœurs étaient référencées comme sages-femmes. Elles furent très certainement les premières. Elles étaient les filles de Raymond, Jean Dupré, serrurier, né à Esquièze et de Catherine Salle, née à Luz.

Il s'agit d'Henriette, Françoise Dupré exerçant à Esquièze, née le 4/10/1854 et de sa sœur cadette Raymonde, Henriette Dupré, née à Luz le 1/12/1856. Cette dernière, restée célibataire, est décédée en 1922. Sa sœur aînée avait épousé Jacques, Jean Andiole Pourré, en 1877 à Esquièze. Il était boucher à Luz. Son épouse signait Dupré, épouse Andiole, puis à partir de 1903, Dupré veuve Andiole. Les sœurs Dupré ont exercé, au moins 30 ans en pays Toy, et de façon certaine, de 1884 à 1914. Lors de l'un de nos nombreux et réguliers échanges, André Baget m'a signalé se souvenir de l'existence d'une autre sage-femme, bien connue à Luz, pour avoir effectué de très nombreux accouchements. Il me cite alors Madame Andréou. J'ai retrouvé l'existence de cette dame. Il s'agit de Jeanne, Louise Vergez née

dans la maison de ses parents à Saint-Sauveur, le 1/04/1885, et référencée comme sage-femme à Luz à partir de 1909. Elle est la fille de Jean Vergez, propriétaire à Luz et d'Antoinette Borderolle. En 1913, elle est domiciliée à Barèges. Elle épouse alors, le 20/09/1913, Joseph Andréou, instituteur public, né à Hendaye le 19/03/1890, fils de Thomas, Henri Andréou, retraité des Douanes et d'Antoinette Guilhembet. Dans l'acte de mariage, il est noté que Jeanne, Louise Vergez exerce bien la profession de sage-femme. J'ignore jusqu'à quelle date Jeanne Andréou a exercé, mais après la Seconde Guerre mondiale, les sages-femmes exerçaient dès lors en maternité ou à l'hôpital et ce sont les médecins qui effectuaient les accouchements dans les campagnes.



Sources : André Baget, mémoire vive et érudit du pays Toy - Archives départementales des Hautes-Pyrénées, tables décennales et état-civil du pays Toy - Annuaire J.A.Lescamela des Hautes-Pyrénées, 1894-1914 - Philippe Leblanc, La dépêche du midi, vie locale Luz-Saint-Sauveur 8/09/2017 - Photographie : site Généanet

Une expression populaire française

Un remède de bonne femme

Remèdes simples et populaires, voire désuets et inefficaces. Qui est cette femme ? À l'origine, on disait bona fema, expression latine qui signifie de « bonne renommée ». Plus tard, l'usage du mot fâme s'est perdu et on se contenta de transformer fâme en femme.. Seuls ont subsisté « fameux », « infâme » ou même « mal famé ».

Source : Journal Estey Malin, Jean-Pierre Izard, 2024

LA TRADITION DES REBOUTEUX

Par Philippe Leblanc, Anne-Marie Marchand, Maurice Pélégry
Transcription de Claire RENARD

DOSSIER,
SANTÉ
EN PAYS TOY

Philippe Leblanc :

À côté des médecins et pharmaciens, les rebouteux et guérisseurs avaient une grande importance. Ils n'étaient, ni ne sont à l'heure actuelle encore, ni kiné, ni médecin, tout en ayant un sens inné pour réparer les articulations ou os déplacés, un don sans jamais avoir appris.

L'un des plus connus était Jean Marchand, ici connu sous le nom de Sanyou, nom de la maison.

Je me souviens, mais c'était il y a fort longtemps, une jeune femme qui était sur un chantier du service civil international, s'était foulée la cheville en montant au pic de Viscos. Elle a pu en descendre à grand peine sans faire appel aux secours, à l'époque de toutes façons, pas de portable. Le soir même ou peut-être le lendemain, on l'avait emmenée chez Monsieur Marchand qui l'avait « réparée ».

Joueurs de rugby ou de foot venaient d'ailleurs de fort loin le voir, car sa réputation avait dépassé les frontières du pays Toy.

Anne-Marie Marchand :

Labille est le nom de la maison du père de Justin et d'Antoine, donc ici on l'appelait Labille, c'était l'oncle de mon père.

Tous les lundis, jour de marché à Luz, il venait au café que nous avions à l'époque. Quand il s'est senti très fatigué, il a dit à mon père : « tu n'as qu'à continuer, tu as un don puissant » et c'est ainsi que mon père a réellement commencé. Accepter de se servir du don nécessite une très grande force morale, ainsi que de l'endurance.

Un jour, frappant à la porte, une femme ayant une entorse demande à le voir, mon père n'étant pas là à ce moment, elle me demande : « comment il soigne, avec des prières ? » Je lui dis de revenir, elle verrait bien. Elle revient, mon père s'occupe de cette entorse et à son départ elle me dit : « je me souviendrai des prières !!! »

Une autre fois, toujours jour de marché, un homme avec un pouce abîmé vient se faire soigner. Il paraît que le pouce, c'est particulièrement douloureux, aussi il tourne de l'œil pendant la manipulation, par chance dans un café il y a toujours un petit sucre avec l'armagnac et le voilà reparti tout requinqué.

Les gens dès qu'ils avaient besoin, pour eux ou pour leurs bêtes, savaient toujours où trouver mon père, même quand il était au pré pour faucher ou faire du bois. Ils le hélaient depuis le chemin du bas ; lui descendait, faisait ce qu'il fallait et remonter continuer l'autre travail en cours malgré la fatigue éprouvée ; je vous l'ai dit, certaines manipulations demandent une grande force physique et sont éprouvantes pour qui pratique.

Confié à Philippe Leblanc par Jean-Claude Mondon :

Antoine Broueilh-Nogué à Cabadur a exercé ses talents jusqu'à sa mort vers 1985. Il y avait un monde fou qui venait le voir, surtout en hiver, car il s'agissait souvent d'accidentés du ski. Il savait tout de suite si c'était une foulure ou un déplacement. Il arrivait même que ce soient des médecins qui envoient le patient chez lui, car eux n'y pouvaient pas grand-chose. S'il ne se faisait pas payer, comme tous les rebouteux, il n'était pas rare qu'on lui donne un beau billet qu'il conservait, si bien qu'il ne touchait pas à sa retraite, qui de toute façon devait être assez modeste. Il avait acquis sa réputation, car il était bon, par le bouche à oreilles « Va voir Antoine à Cabadur, tu verras, il va te soigner ». Il a eu notamment parmi ses clientes une riche américaine, originaire du pays Toy, en cure à Barèges, qui venait le voir, car il avait aussi de grands talents de masseur sans jamais avoir appris. Elle lui avait proposé de lui offrir un voyage en Amérique pour la soigner.

En dehors de son rôle de rebouteux, les voisins paysans faisaient appel à lui pour tuer le cochon, ce que tout le monde ne savait pas faire.

Il était originaire de Betpouey et ce don de guérison est dans la lignée familiale.

Confié à Philippe Leblanc par Maurice Pélégry :

Vers 1972, je crois, j'ai attrapé un genre de brucellose. À l'époque on parlait de fièvre de Malte ou de fièvre aphteuse, j'avais il est vrai une fièvre très élevée et délirante. J'étouffais à cause d'un énorme phlegmon à la gorge et je ne pouvais m'hydrater. J'adorais la viande crue, c'était le début de la mode du steak tartare. L'histoire de la « vieille », certain dirait « brouche ou sorcière », me faisant avaler une mixture infame



Jean Marchand, connu en Pays Toy sous le nom de Sanyou, soignait à un agneau

composée d'herbes ramassées en montagne (pas sûr qu'elle ne comportait pas de la bave de crapaud) est authentique. La fièvre est tombée. Le docteur Cazaux, notre médecin de famille était absent et mon père, originaire de Betpouey, avait fait appel à une guérisseuse. Cette vieille dame m'a sauvé. J'ignore toujours qui elle est.

Ce dont je me souviens :

Quand le Dr. Cazaux est rentré de vacances, mon état était encore très sérieux et je l'entends dire à mes parents : « infection sévère et très rare chez les humains. À ce jour, je n'ai vu qu'un seul cas, et je n'ai pu le sauver ! ».

Philippe Leblanc :

On fait encore souvent appel aux guérisseurs, en particulier pour soigner le feu des zonas, un domaine où la médecine, même encore maintenant, a du mal à trouver solution pour calmer. Quelqu'un à Luz, mais pas originaire de la vallée, a ce don et beaucoup font appel à lui, même si ce n'est pas toujours couronné de succès. Il y a des personnes plus réceptives que d'autres ; peut-être faut-il y croire ?

Souvent aujourd'hui on encombre les urgences...



« le père d'Anne-Marie tenait à ce que la provision de bois soit abondante »

SOMMAIRE

Le thermalisme	2	Maurice Pélégry
Louis Barzun et les thermes	4	Maurice Pélégry
La Hountalade	6	Jean Omnès
La gynécologie à Saint-Sauveur	8	Anne Macrez
Autour de Saint-Sauveur, thèse du Docteur Jacques Chaudruc	10	Philippe Carrère
La santé en pays Toy	13	François Pujo
La médecine en pays Toy		
La médecine en pays Toy	16	Maurice Pélégry
Histoire de la famille Planté de Luz	17	Maurice Pélégry
Pierre Fourment, professeur de médecine et de pharmacie	21	Maurice Pélégry
Fernand Laurain, énigmatique médecin de Barèges	22	Maurice Pélégry
Charles Druène, médecin de Luz	24	Maurice Pélégry
Le bon docteur Péré	25	Maurice Pélégry
Lucien Planté, médecin et pharmacien	27	Maurice Pélégry
Georges Cazaux, un véritable médecin de campagne	29	Maurice Pélégry
« Docteur, un cheval vous attend... »	32	Catherine Foyer-Mora
Les pharmaciens du pays Toy		
Des apothicaires et herboristes	34	Maurice Pélégry
Yvonne Dufilho, pharmacienne de Barèges	36	Maurice Pélégry
La pharmacienne des thermes et des agriculteurs	37	Maurice Pélégry
Jeanne Flor Florentin, pharmacienne de Luz	39	Maurice Pélégry
Hommage à Maman, Simone Baudichon par son fils	40	Jean-Pierre Baudichon
Denise Planté, dernière pharmacienne de Luz	42	Maurice Pélégry
Georges, Louis-Marie Nguyen, pharmacien à Barèges	43	Nam Son Nguyen
Victor Vignau apothicaire ou pharmacien et Angèle Lepault-Rinuy	45	Philippe Carrère
Les autres acteurs de santé		
Les autres acteurs de santé du pays Toy	48	Maurice Pélégry
La tradition des rebouteux	50	Philippe Leblanc, Anne-Marie Marchand, Claire Renard